

Création 2024 / 2025
Tournée 2025 / 2026

Revue de presse



Contact Presse
Anne Gueudré
06 60 51 03 82
anne.gueudre@gmail.com



Tournée

Don Giovanni Prague, 1787

Musique
W.-A. Mozart

Livret
Lorenzo Da Ponte

Direction musicale
Julien Chauvin,
Le Concert de la Loge

Mise en scène
Jean-Yves Ruf

Contact Diffusion
Catherine Lafont
Secrétaire générale
06 67 33 26 59
catherine.lafont@arcal-lyrique.fr

Création
15 novembre 2024

Ven. 15 > sam. 23 nov. 2024
Théâtre de l'Athénée -
Louis Jovet (Paris)

Représentations en 2025-26

Sam. 11 octobre 2025 (20h)
Théâtres de Maisons-Alfort

Mer. 15 octobre 2025 (20h)
Jeu. 16 octobre 2025 (20h)
Sam. 18 octobre 2025 (20h)
Dim. 19 octobre 2025 (16h)
Mar. 21 octobre 2025 (20h)
Théâtre de l'Athénée -
Louis Jovet (Paris)

Ven. 21 novembre 2025 (20h)
L'Avant Seine, Théâtre de Colombes

Ven. 29 novembre 2025 (20h)
Théâtre impérial de Compiègne

Sam. 13 décembre 2025 (20h)
Dim. 14 décembre 2025 (16h)
Mar. 16 décembre 2025 (20h)
Opéra de Massy

Sam. 17 janvier 2026 (18h)
Dim. 18 janvier 2026 (15h30)
Atelier Lyrique de Tourcoing

Ven. 10 avril 2026 (soir)
L'Estive, Sc. nat^{le} Foix et Ariège
- version concert

Dim. 12 avril 2026 (16h30)
L'Archipel, Sc. nat^{le} Perpignan

Sam. 25 avril 2026 (20h)
Dim. 26 avril 2026 (15h)
Clermont Auvergne Opéra

Production
Arcal

Coproduction
Athénée Théâtre Louis-Jovet
(Paris)
Opéra de Massy
Le Concert de la Loge

athénée
Théâtre Louis Jovet

avec le généreux soutien de
Aline Foriel-Destezet

OPERA
MASSY

le concert de
la loge olympique
JULIEN CHAUVIN

Accueil en résidence

Centre des Bords de Marne - Le
Perreux
Les Théâtres de Maisons-Alfort



centre
des bords
de marne

LES THÉÂTRES DE
MAISONS-ALFORT

Soutien

Centre national de la Musique
(CNM)
Spedidam

cnm
Centre national
de la musique

SPEDIDAM
Centre national de la musique

Soutien institutionnel Arcal

Direction régionale des affaires
culturelles d'Île-de-France
Région Île-de-France
Ville de Paris



PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE

Direction régionale
des affaires culturelles
d'Île-de-France



Région
île de France



PARIS

Équipe artistique

Direction musicale

Julien Chauvin
Le Concert de la Loge

Mise en scène

Jean-Yves Ruf

Collaboration artistique

Julien Girardet

Scénographie

Laure Pichat

Lumières

Victor Egéa

Costumes

Claudia Jenatsch

Regard chorégraphique

Caroline Marcadé

Maquillages

Elisa Provin

Diction italienne

Barbara Nestola

Chefs de chant

Mathieu Dupouy
Félix Ramos

Traduction des surtitres

Richard Neel

Le Concert de la Loge

36 musiciens

6 violons 1, 5 violons 2, 3 altos, 3 violoncelles, 1 contrebasse, 1 mandoline
2 flûtes, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons
2 cors, 2 trompettes, 3 trombones
timbales
piano

Distribution

8 solistes

Don Giovanni
Timothée Varon
Anas Séguin
gentilhomme
baryton

Donna Elvira
Margaux Poguet
Alix Le Saux
jeune femme noble délaissée
par Don Giovanni
soprano

Donna Anna
Marianne Croux
Chantal Santon Jeffery
fille du Commandeur
soprano

Don Ottavio
Abel Zamora
fiancé de Donna Anna
ténor

Le Commandeur
Nathanaël Tavernier
Mathieu Gourlet
noble
basse

Leporello
Adrien Fournaison
valet de Don Giovanni
basse

Zerlina
Michèle Bréant
jeune paysanne
soprano

Masetto
Mathieu Gourlet
Louis de Lavignère
fiancé de Zerlina
basse et baryton-basse

4 choristes

Inès Lorans / Jeanne Zaepffel
soprano
Naomi Couquet / Juliette Gauthier mezzo-soprano
Corentin Backès / Ulysse Timoteo ténor
Samuel Guibal / Alexandre Munsch baryton-basse

Le Concert de la Loge

Direction musicale et violon
Julien Chauvin

Violons 1 Anne Camillo, Saori Furukawa, Raphaël Aubry, Laura Corolla, Yuna Lee, Lucien Pagnon, Agnieszka Rychlik, Giovanna Thiebaut, Florian Dantel

Violons 2 Marieke Bouche, Julie Hardelin, Hélène Decoin, Laurence Martinaud, Murielle Pfister, Rachel Rowntree

Alto Pierre-Eric Nimyłowycz, Hélène Desaint, Delphine Grimbart, Maria Mosconi

Violoncelles Julien Barre, Jérôme Huille, Annabelle Brey, Anne-Charlotte Dupas, Iris Guemy

Contrebasse Michele Zeoli, Christian Staude

Flûtes Tami Krausz, Benjamin Gaspon, Sebastijan Bereta

Hautbois Emma Black, Gilles Vanssons, Gabriel Pidoux, Jon Olaberria, Yanina Yacubsohn, Maria Raffaele, Martin Roux

Clarinettes Eduardo Raimundo Beltran, Toni Salar, Roberta Cristini, Ana Melo, Théo Couillez

Bassons Javier Zafra, David Douçot, Mary Chalk, Joseph Casadella

Cors Félix Roth, Alessandro Orlando, Nina Daigremont, Hippolyte De Villèle,

Trompettes Emmanuel Mure, Philippe Genestier, Jean-Daniel Souchon, Adrien Ramon, Jean Bollinger, Yohan Chetail, Fabien Norbert, Pierre Marmeisse

Trombones Yvelise Girard, Hamid Medjebeur, Nicolas Grassart, Aurélie Serre, Lucas Perruchon

Timbales David Joignaux, Hervé Trovel

Mandoline Flavien Soyer

Piano Mathieu Dupouy, Félix Ramos



Parutions 2024-2025

Sceneweb

Annonce

<https://sceneweb.fr/jean-yves-ruf-met-en-scene-don-giovanni-de-mozart-sous-la-direction-de-julien-chauvin/>

Radio Classique

Laure Mézan

14/11/2024

<https://www.radioclassique.fr/classique/concerts-festivals/don-giovanni-de-mozart-au-theatre-de-lathenee-une-nouvelle-production-signe-jean-yves-ruf-et-julien-chauvin/>

ODB Opéra

Jérôme Pesqué

15/11/2024

<https://odb-opera.com/viewtopic.php?f=6&t=26243>

musicologie.org

15/11/2024

Frédéric Norac

https://www.musicologie.org/24/le_don_giovanni_puissamment_theatral.html

Concertclassic

Pierre-René Serna

17/11/2024

<https://www.concertclassic.com/article/don-giovanni-production-arcal-au-theatre-de-lathenee-pari-gagnant-sur-la-jeunesse-compte>

Diapason

Emmanuel Dupuy

17/11/2024

<https://www.diapasonmag.fr/critiques/a-lathenee-don-giovanni-ou-le-triomphe-de-la-jeunesse-51947.html#item=1>

Ôlyrix

Juan Barrios

17/11/2024

<https://www.olyrix.com/articles/production/7934/don-giovanni-mozart-da-ponte-jean-yves-ruf-15-novembre-2024-article-critique-compte-rendu-julien-chauvin-concert-loge-pichat-jenatsch-egge-girardet-nestola-provin-varon-poguet-croux-zamora-tavernier-fournaison-breant-gourlet-arcal-athenee-theatre-paris>

Cult News.

Hélène Adam

17/11/2024

<https://cult.news/scenes/don-giovanni-de-mozart-a-lathenee-viva-la-liberta/>

Crescendo

Claire de Castellane

17/11/2024

<https://www.crescendo-magazine.be/pari-reussi-pour-le-don-giovanni-de-jean-yves-ruf-a-lathenee/>

Les Échos

Philippe Venturini

18/11/2024

<https://www.lesechos.fr/weekend/spectacles-musique/un-don-giovanni-daujourd'hui-a-lathenee-2132256>

La Croix

Emmanuelle Giuliani

18/11/2024

<https://www.la-croix.com/culture/don-giovanni-au-theatre-de-l-athenee-dune-irresistible-fraicheur-20241118>

Webthéâtre

Noël Tinazzi

18/11/2024

<https://www.webtheatre.fr/Irresistible-Don-Giovanni>

Bachtrack

Jean-Pierre Rousseau

18/11/2024

https://bachtrack.com/fr_FR/critique-don-giovanni-ruf-chauvin-varon-fournaison-zamora-croux-poguet-breant-athenee-theatre-louis-jouvet-paris-novembre-2024

Blog culture SNES FSU

Micheline Rousselet

18/11/2024

<https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-musicale-chanson/don-giovanni/>

Classiquenews

Pedro Octavo Diaz

19/11/2024

<https://www.classiquenews.com/critique-opera-paris-theatre-de-lathenee-le-15-novembre-2024-mozart-don-giovanni-t-varon-m-croux-m-poguet-a-fournaison-a-zamora-n-tavernier-jean-yves-ruf-le-concert-de-la-log/>

Arts-chipels

Sarah Franck

20/11/2024

<http://www.arts-chipels.fr/2024/11/don-giovanni-une-belle-harmonie-interpretative-pour-un-miracle-musical-celui-de-l-opera-mozartien.html>

Forumopéra

Clément Taillia

24/11/2025

<https://www.forumopera.com/spectacle/mozart-don-giovanni-paris-athenee/>

Le Point

Olivier Bellamy

27/11/2024

https://www.lepoint.fr/musique/a-l-athenee-don-giovanni-plus-vrai-que-nature-27-11-2024-2576482_38.php

Télérama sortir

Judith Chainé

Télérama

Sophie Bourdais

11/12/2024

Opéra Magazine

Thierry Guyenne

Février 2025



Parutions 2025-2026

Le Nouvel Obs

Jérôme Garcin
n° 3186 - 09/10/2025

Diapason

À voir et à entendre
n° 748 - octobre 2025

La Croix l'hebd

Emmanuelle Giuliani
09/10/2025
<https://www.la-croix.com/culture/pourquoi-applaudir-l-opera-don-giovanni-de-mozart-a-lathenee-20251014>

Télérama

Sophie Bourdais
Reprise article 2024 sur site Internet
11/10/2025
<https://www.la-croix.com/culture/pourquoi-applaudir-l-opera-don-giovanni-de-mozart-a-lathenee-20251014>

Le Figaro Magazine

Bruno Guernonprez
Musique classique et jazz : les concerts et festivals incontournables de l'automne
11/10/2025
<https://www.lefigaro.fr/musique/musique-classique-et-jazz-les-concerts-et-festivals-incontournables-de-l-automne-20251004>

Concertclassic

Alain Cochard
15/10/2025
<https://www.concertclassic.com/article/don-giovanni-selon-jean-yves-ruf-production-arcad-au-theatre-de-lathenee-encore-mieux-compte>

cult.news

Hélène Adam
16/10/2025
<https://cult.news/scenes/opera/un-irresistible-don-giovanni-de-retour-a-lathenee/>

Le Monde

Pierre Gervasoni
17/10/2025
https://www.lemonde.fr/culture/article/2025/10/17/a-paris-l-opera-don-giovanni-seduit-a-l-athenee_6647532_3246.html

Forumopéra

Christian Peter
18/10/2025
<https://www.forumopera.com/spectacle/mozart-don-giovanni-paris-athenee-2/>

Classique c'est cool !

Hugues Rameau-Crays
17/10/2025
<https://www.classique-c-cool.com/critiques/2025/10/17/don-giovanni-athenee-chauvin-arcad-ruf>

Vivantmag

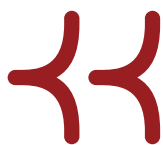
Christine Wolff
30/10/2025
<https://vivantmag.fr/don-giovanni/>

Forumopéra

Jean-Marcel Humbert
02/12/2025
<https://www.forumopera.com/spectacle/mozart-don-giovanni-compiegne/>

ODB Opéra

Jean Jordy
12/04/2026
<https://www.odb-opera.com/viewtopic.php?f=6&t=27070>



Extraits 2024-2025



« Don Giovanni », d'une irrésistible fraîcheur

Au Théâtre de l'Athénée, les forces mêlées du Concert de la Loge et d'une équipe de jeunes chanteurs rendent justice au stupéfiant génie de Mozart.

La Croix - Emmanuelle Giuliani



Don Giovanni entre rires et tragédie

Dès l'ouverture, Julien Chauvin emporte une ambiance vibrante, riche en passions, d'autant qu'il maîtrise l'art de diriger en jouant du violon. Son jeu agile et dynamique nourrit une direction expressive et claire (...)

Ôlyrix - Juan Barrios



Pari réussi pour le « Don Giovanni » de Jean-Yves Ruf

En mettant l'ensemble des interprètes sur scène (musiciens, solistes et chœur), Jean-Yves Ruf redonne spontanéité et panache à un opéra qu'on pensait bien connaître : *Don Giovanni*, de Mozart.

Crescendo Magazine - Claire de Castellane



« Don Giovanni » ou le triomphe de la jeunesse

Sobrement et efficacement mise en scène par Jean-Yves Ruf, dirigée avec brio par Julien Chauvin, cette nouvelle production de l'Arcal offre un formidable tremplin à quelques chanteurs en début de carrière, dont certains se révèlent déjà totalement convaincants.

Diapason - Emmanuel Dupuy



L'implacable et génial « Don Giovanni » de Julien Chauvin

Jean-Yves Ruf s'abstient de plaquer ses fantasmes sur l'implacable et géniale mécanique du duo Mozart-Da Ponte, et prend le parti de restituer chaque rôle, chaque personnage dans sa vérité, toute sa vérité, rien que sa vérité, par une direction d'acteurs aussi rigoureuse qu'inspirée. On a rarement vu un *Don Giovanni* aussi lisible, compréhensible.

Bachtrack - Jean-Pierre Rousseau



Pari (gagnant !) sur la jeunesse

Un spectacle à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire pourtant longue et riche de l'Arcal (la compagnie fut fondée en 1983 par Christian Gangneron)

Concertclassic - Pierre-René Serna



Irrésistible Don Giovanni

On doit le dire d'entrée, le *Don Giovanni* monté au théâtre de l'Athénée par l'Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique, est un des meilleurs que l'on ait jamais vus et entendus. Et pourtant on en a vu, sur les scènes lyriques les plus grandes et même au cinéma !

Webthéâtre - Noël Tinazzi



Une belle harmonie interprétative pour un miracle musical : celui de l'opéra mozartien

Une interprétation lyrique épatante

Du côté des artistes lyriques, c'est à l'Arcal, sous la direction de Catherine Kollen, qu'on doit leur sélection.

Arts-chipels - Sarah Franck



Dans cette mise en scène fantastique...

... Jean-Yves Ruf a réinventé un mythe et le rend encore plus légendaire [...]

Avec une telle mise en scène, le partenariat musical de Julien Chauvin et ses musiciennes et musiciens du Concert de la Loge ont interprété cette partition avec une telle fraîcheur, mâtinée de sincérité, qu'il nous semblait redécouvrir un bijou inconnu de Mozart.

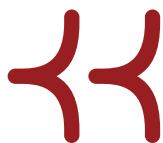
Classiquenews - Pedro Octavo Diaz



Don Giovanni plus vrai que nature

Le chef-d'œuvre de Mozart porté par de jeunes interprètes dans un mouchoir de poche. Un pari ? Mieux : l'enfance de l'art.

Le Point - Olivier Bellamy



Extraits 2025-2026



A Paris, l'opéra « Don Giovanni » séduit à l'Athénée

Les cordes suspendent leur appel à l'action mais les cuivres prolongent chaque tutti orchestral comme une traînée de poudre. Il ne nous reste plus qu'à suivre pendant trois heures (entracte compris) les tours et détours d'un spectacle explosif dont Julien Chauvin constitue le grand artificier [...]

D'une homogénéité exceptionnelle, la distribution réunit des chanteurs époustouflants, sur le plan vocal et théâtral

Le Monde - Pierre Gervasoni



Don Giovanni rajeunit

On l'a tellement entendu qu'on ne l'entend plus. Il aura fallu le chef et violoniste Julien Chauvin et le metteur en scène Jean-Yves Ruf, réunis par la compagnie Arcal, pour donner au « Don Giovanni » de Mozart un éclat, une ardeur, un brio et une fraîcheur éblouissants.

Le Nouvel Obs - Jérôme Garcin



Pourquoi aller applaudir « Don Giovanni » à l'Athénée ?

Fleuve de lave incandescente, Don Giovanni donne à vivre une des expériences lyriques les plus bouleversantes qui soient.

La Croix l'hebdo - Emmanuelle Giuliani



« Don Giovanni » selon Jean-Yves Ruf au Théâtre de l'Athénée - Encore mieux !

Mozart et Da Ponte s'offrent à l'état chimiquement pur et nous tiennent en haleine au cours d'une soirée d'une fluidité et d'une énergie incroyables.

Concertclassic - Alain Cochard



Superbe et captivant **Forumopéra - Christian Peter**



Encore plus de victimes de Don Giovanni à l'Athénée !

Comment ne pas être conquis par un spectacle qui va droit au but ?

Avec cette reprise d'un spectacle marquant, l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet offre une belle opportunité de célébrer à nouveau la belle jeunesse. Il serait dommage de ne pas la saisir !

Classique c'est cool ! - Hugues Rameau-Crays



un moment de pur plaisir opératique. Inratable !

Le Figaro Magazine - Bruno Guernonprez



Un irrésistible Don Giovanni de retour à l'Athénée !

Non seulement, il est fortement recommandé d'aller voir ou revoir ce Don Giovanni, mais l'on se dit parfois que dans la morosité ambiante, un tel spectacle fait tellement du bien qu'il devrait être remboursé par la sécurité sociale !

Cult News - Hélène Adam



un régal de prouesses et de simplicité

Vivantmag - Catherine Wolff



Ai-je déjà entendu un Don Giovanni plus allant, plus vivant ?

La joie de tous - chanteurs, instrumentistes, chef - aux saluts donnait à voir une troupe soudée au service de la musique : comment le public pourrait-il ne pas y être sensible ?

ODB Opéra - Jean Jordy

Jean-Yves Ruf met en scène Don Giovanni de Mozart, sous la direction de Julien Chauvin



Flamme incendiant les corps et les cœurs, Don Giovanni consume et consomme les femmes dans une course avide qui tourne à vide mais le rend vivant. Dans ces conquêtes sans fin, n'est-ce pas, plus que la jouissance, la recherche effrénée de défis qui le survoite ? Pour sa mise en scène de cet opéra incontournable de Mozart, le metteur en scène Jean-Yves Ruf invite les musiciens du Concert de la Loge sur le plateau, dans une scénographie unique favorisant toutes les porosités entre instrumentistes et solistes : une version de Don Giovanni moirée et complexe où le personnage oscille entre ses pentes intérieures.

Don Giovanni

Musique Wolfgang Amadeus Mozart • Livret Lorenzo Da Ponte • Mise en scène Jean-Yves Ruf

Direction musicale Julien Chauvin • Le Concert de la Loge • Scénographie Laure Pichat • Costumes Claudia Jenatsch • Lumières Victor Egéa • Assistant à la mise en scène Julien Girardet

Don Giovanni, gentilhomme Timothée Varon • Donna Elvira, jeune femme délaissée par Don Giovanni Margaux Poguet • Donna Anna, fille du Commandeur Marianne Croux • Don Ottavio, fiancé de Donna Anna Abel Zamora • Le Commandeur, gentilhomme Nathanaël Tavernier • Leporello, valet de Don Giovanni Adrien Fournaison • Zerlina, jeune paysanne Michèle Bréant • Masetto, fiancé de Zerlina Mathieu Gourlet

Production : ARCAL – Compagnie nationale de théâtre lyrique et musical. Coproduction : Athénée Théâtre Louis-Jouvet & Opéra de Massy. Soutien : Ministère de la Culture ; DRAC Île-de-France ; Région Île-de-France ; Ville de Paris ; la SPEDIDAM.

Résidence : Centre des Bords de Marne.

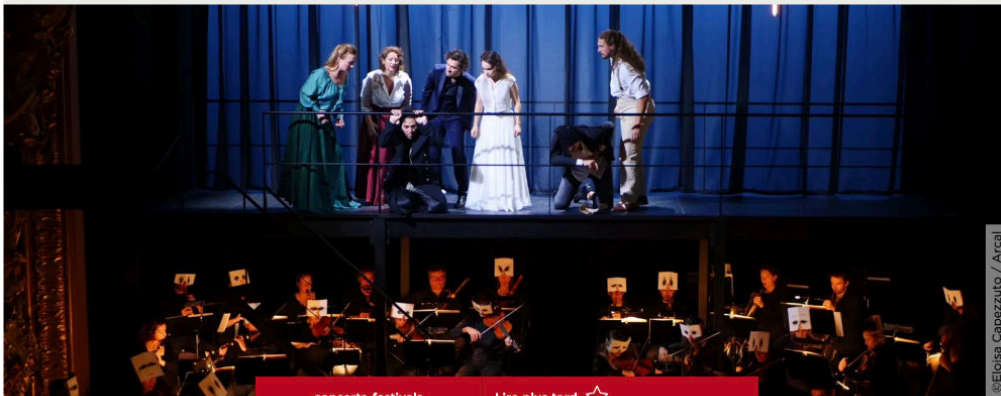
Théâtre de l'Athénée

du 15 au 23 novembre 2024

Radio classique



Don Giovanni de Mozart au Théâtre de l'Athénée, une nouvelle production signée Jean-Yves Ruf et Julien Chauvin



concerts-festivals

Lire plus tard ☆

©Eloisa Capezzuto / Arcal

Par **Laure Mézan**

Publié le 14/11/2024 à 15:41

A l'occasion de la nouvelle production de Don Giovanni de Mozart au Théâtre de l'Athénée, Jean-Yves Ruf et Julien Chauvin seront, ce jeudi 14 novembre à 20h, les invités du journal du Classique.

Une nouvelle production de **Don Giovanni**, portée par l'Arcal, compagnie de théâtre lyrique et musical qui accompagne de jeunes artistes, est à découvrir du 15 au 23 novembre au Théâtre de l'Athénée.

C'est à Jean-Yves Ruf qu'a été confiée la mise en scène et à Julien Chauvin la direction artistique, à la tête de son Concert de la Loge. Tous deux collaborent pour la première fois ensemble et ont imaginé un dispositif scénique plaçant l'orchestre sur la scène et non en fosse, créant ainsi un plateau à deux niveaux et suscitant de véritables interactions avec les chanteurs.

La distribution fait la part belle à la jeunesse

Ils se confieront ce soir sur leur démarche et leur vision de ce personnage de Don Giovanni dont l'image a beaucoup évolué ces dernières années, passant du séducteur au terrible prédateur tel que la société d'aujourd'hui le perçoit. Mais un personnage en fait beaucoup plus complexe...

La distribution fait la part belle à la jeunesse avec notamment Thimothée Varon dans le rôle-titre, Margaux Poguet en Donna Elvira, Marianne Croux en Donna Anna et Abel Zamora en Don Ottavio.

Laure Mézan

Retrouvez le journal du classique du lundi au vendredi à 20h

Mozart - Don Giovanni - Chauvin/Ruf - Athénée - 11/2024

Athénée, le 15 novembre 2024

La France a dû attendre dix-huit ans pour découvrir le *Don Giovanni* qui a été présenté pour la première fois salle Montansier le 17 septembre 1805 mais en français et avec les arrangements d'un certain Kalkbrenner.

En octobre 1811 Spontini le dirigea en langue originale au Théâtre de l'Impératrice, à l'Odéon.

En 1827, on le donna avec des dialogues parlés tirés de la pièce de Molière sous le titre *Le Festin de Pierre*, toujours à l'Odéon. Ce sera le cas aussi en 1866 au Châtelet.

La distribution de mars 1834 agrège toutes les étoiles de l'époque : Adolphe Nourrit dans le rôle-titre, Levasseur en Leporello, Cornélie Falcon en Anna, Julie Dorus-Gras en Elvire, et Laure Cinti-Damoreau en Zerline.

En 1866, Auber arrange un ballet à insérer d'après des pièces diverses de Mozart.

En 1896, au Châtelet, où avait trouvé refuge l'Opéra-Comique, Gounod met son grain de sel à la version française de Durdilly pour un plateau réunissant Victor Maurel (le premier Falstaff), Lucien Fugère et Marie Delna.

En 1912 Reynaldo Hahn instille un peu de rigueur musicologique dans tout cela et confie le rôle du grand séducteur au créateur de Pelléas, Jean Périer.

En 1934 Bruno Walter y dirige André Pernet et Germaine Lubin.

En 1956, deux autres grands wagnériens sont à l'affiche, Ernest Blanc et Régine Crespin, tandis que George London incarne l'abuseur de Séville en 1962.

La reprise de 1960 s'effectue en italien avec le jeune Gabriel Bacquier qui reprend ce rôle dans ce même Palais Garnier six ans plus tard sous la direction de Bruno Maderna.

Georg Solti, en mars 1975, dirige une distribution étincelante : Soyfer, Van Dam, Price, Te Kanawa..

En 1981, Ruggero Raimondi, Gabriel Bacquier (en Leporello cette fois) et Felicity Lott partagent l'affiche.

En 1996, pour la première fois dans notre pays cet absolu chef d'œuvre est confié à un chef baroque, Jean-Claude Malgoire en l'occurrence. C'était au Théâtre des Champs-Élysées qui fera appel à un autre orchestre sur instruments anciens en 2013, Le Cercle de l'Harmonie de Jérémie Rhorer.

Et ce soir, pour la première fois, un chef dirige *Don Giovanni* au violon.

Après une ouverture et un incipit un peu ternes **Julien Chauvin** et sa phalange, déployée sur la scène, n'appellent que des éloges. Rarement aura-t-on entendu les grands airs des personnages féminins accompagnés avec autant de probité stylistique, de subtiles transparences et d'infini raffinement !

La mise en scène de **Jean-Yves Ruf** vaut surtout pour son "ténébrisme", sa direction d'acteur très acérée et son sens de l'occupation d'un espace minimal. Il montre un *Don Giovanni* paupérisé et prosaïque, réduit à un festin de spaghetti, et une jeunesse plus Bohème qu'aristocratique.

Le travail sur la diction italienne, supervisé par **Barbara Nestola**, a porté de beaux fruits.

La distribution réunie ce soir est presque aussi jeune que celle de 1787 où Luigi Bassi n'avait que 21 ans et Teresa Saporiti seulement 18.

Mathieu Gourlet campe un Masetto balèze et mâle Alpha un peu surdimensionné, surtout comparé à sa Zerline pré-adolescente d'allure et de voix, **Michèle Bréant**, idéalement destinée à Barberine.

Leporello ne s'inscrit pas dans l'exacte vocalité d'**Adrien Fournaison** qui manifeste ici des dons d'acteur de première force.

La Commandeur de **Nathanaël Tavernier** est impressionnant visuellement mais manque de creux, sans démeriter toutefois.

Marianne Croux dessine une Anna intense mais un rien monolithique.

Margaux Pogue, à la projection souveraine, est une Elvira éperdue et d'un grand relief.

Abel Zamora, admirable dans ses deux airs, de souplesse, de legato, de virtuosité expressive, semble par contre un tantinet noyé dans les ensembles. S'il gagne en volume sonore, il sera une immense star.

Timothée Varon, dans le rôle-titre, possède un timbre superbe, sombre, dense, gorgé d'harmoniques, au grain serré mais manque encore de métier. Il peut prétendre lui aussi à une grande carrière.

Au total, dans cette salle idéale pour cette esthétique, on nage souvent dans le bonheur car cette soirée va crescendo et file avec fulgurance; tous y rendent à sa jeunesse aurorale et éternelle un ouvrage captivant qu'on ne cesse de redécouvrir sous sa vertigineuse polysémie et ses clartés lunaires.

Jérôme Pesqué

Athénée Théâtre Louis-Jouvet, 15 novembre 2024 — FRÉDÉRIC NO-
RAC

Le Don Giovanni puissamment théâtral de Julien Chauvin et Jean-Yves Ruf

Pour ce qui est sans doute sa première confrontation avec un opéra mythique du grand répertoire, Julien Chauvin n'a pas choisi la facilité. *Don Giovanni*, chef-d'œuvre battu et rebattu, renvoie l'auditeur à tant de références qu'il représente un véritable défi pour un chef. Disons-le d'emblée, le pari est pleinement réussi. Dirigeant au centre du plateau, au milieu de ses musiciens du Concert de la Loge, en alternant le violon et l'archet devenu baguette, le chef donne une « lecture » de l'opéra de Mozart, sans temps mort, vivante, puissamment dramatique et entraîne l'auditeur avec le héros éponyme jusqu'à sa fin violente dans une tension jamais relâchée.

La mise en scène de Jean-Yves Ruf, avec l'orchestre sur le plateau, des costumes « hors du temps » et une simple passerelle en fond de scène qui lui permet d'approfondir l'espace scénique, tient de la mise en espace. Mais telle quelle, malgré sa relative nudité, avec un beau travail sur les lumières et quelques discrètes variantes visuelles dans ce qui est à peine une suggestion de décor, elle convainc par son efficacité. Se concentrant essentiellement sur le jeu d'acteur, elle peut compter sur l'engagement d'une distribution homogène dont la jeunesse et la conviction constituent les principaux atouts et qui, dans des récitatifs, remarquablement vivants et approfondis, donne un relief remarquable aux personnages.

Dans le rôle-titre, Timothée Varon possède cette voix sombre de baryton-basse, puissamment timbrée, idéale pour son personnage de libertin cynique. S'il en a l'aplomb et la présence, il est évident que les années lui apporteront un supplément de variété qui peut sembler parfois lui faire défaut. Son Leporello, Adrien Fournaison, n'est pas tout à fait dans le même registre. Excellent dans les aspects bouffes du personnage, il se montre un peu inégal au plan purement musical, desservi par un italien moins idiomatique. Le quatuor des basses est complété par le robuste Masetto de Mathieu Gourlet et l'impressionnant Commandeur de Nathanaël Tavernier. Rappelons qu'à la création les rôles du Commandeur et de Masetto étaient confiés au même chanteur. Face à cet ensemble de voix masculines larges et timbrées, le Don Ottavio d'Abel Zamora paraît un peu pâle, mais il le compense par un style impeccable et se tire de ses deux airs, notamment le deuxième si épineux, avec brio, composant un personnage plus tourmenté que faible.

Du côté féminin, Marianne Croux possède la longue tessiture exigée par Donna Anna, mais paraît par moments un peu trop sur le versant « hystérique », avec des aigus inutilement « criés ». Michèle Bréant compose une Zerline suave, toute de grâce et délicieusement piquante. Mais la révélation de cette production reste incontestablement la Donna Elvira de Margaux Poguet, voix superbement timbrée au médium généreux, promise d'évidence aux grands rôles de sopranos dramatiques du répertoire mozartien et qui donne un relief extraordinaire à son personnage passionné, pétri de contradictions.

La relative « modestie » de cette production, coproduite par l'ARCAL, réduit le chœur à quatre voix. Elles assument également un rien de figuration, notamment dans la scène du bal à la fin du premier acte qui, malgré le petit effectif, se révèle particulièrement réussie. Les voix de l'Enfer manquent pour la mort de Don Giovanni, et la scène finale se réduit donc à la confrontation entre le héros et sa victime qui lui transmet la blessure mortelle qu'il lui avait infligée au début de l'opéra. Est-ce un choix du metteur en scène ou du chef, l'opéra s'achève sans l'épilogue « moral » voulu par le librettiste, renforçant ainsi une vision sombre où l'humour n'est guère présent que de façon très sporadique.

Prochaines représentations les 17, 19, 20, 22 et 23 novembre.

Spectacle repris à l'Opéra de Massy les 13, 14 et 16 décembre 2025, à l'Atelier lyrique de Tourcoing les 17 et 18 janvier 2026 et à Clermont Auvergne Opéra les 24, 25 et 26 avril 2026.

Concertclassic



DON GIOVANNI (PRODUCTION ARCAL) AU THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE – PARI (GAGNANT !) SUR LA JEUNESSE – COMPTE-RENDU

Don Giovanni se présente au Théâtre de l'Athénée sous l'égide de l'Arcal avec les forces instrumentales du Concert de la Loge. On se souvient qu'en 2014-2015, la compagnie lyrique avait déjà fait confiance à l'ensemble, alors naissant, de Julien Chauvin pour une très belle *Armida* de Haydn.(1) Que de chemin parcouru par le violoniste-chef et ses troupes en l'espace d'une décennie ! Les voilà donc de retour à l'Arcal pour une production servie par une équipe de jeunes chanteurs d'une exceptionnelle homogénéité dans l'excellence. C'est à Julien Chauvin qu'est revenu de choisir parmi le 480 (!) candidats à ce projet mozartien la fine fleur de la génération montante du chant français (âge moyen : 30 ans). Un pari sur la jeunesse, pleinement gagnant !

Jean-Yves Ruf laisse l'orchestre occuper la scène, dominée par une passerelle. Les chanteurs vont et viennent par un escalier entre celle-ci et le plateau, sans autre décor dans la scénographie de Laure Pichat – une économie de moyens parfaitement adaptée à l'itinérance des spectacles de l'Arcal. L'effet est particulièrement réussi, avec une franche animation dans des costumes appropriés (Claudia Jenatsch) et quelques significatifs jeux de lumière (Victor Egéa). Et l'action mettant aux prises le *dissoluto* et ses conquêtes ne montre pas un seul temps mort, ce malgré quelques coupures dans l'œuvre, comme la musique de scène qui accompagne le repas de Don Giovanni (tirée de *Una Cosa rara* de Martín y Soler), ou plus contestable, la scène finale.

Margaux Poguét (Donna Elvira) épanche vaillamment son beau soprano, sachant traduire avec sensibilité la blessure d'une âme trahie, tandis que le baryton Timothée Varon (**photo à dr.**), sans jamais forcer le trait, sert le rôle-titre avec toute la richesse de son timbre. Une originale incarnation, à rebours de conceptions plus univoques – et un talent à suivre de près ! Distribution parfaite de bout en bout, où l'on ne saurait déceler le début du commencement d'un point faible. Il faut tout autant saluer le Leporello de l'ardent Adrien Fournaison (**photo à g.**), aussi bon chanteur que comédien, la noble délicatesse d'Abel Zamora en Don Ottavio, la Donna Anna vibrante et nuancée de Marianne Croux, la Zerlina de Michèle Bréant ou le Masetto de la basse Mathieu Gourlet qui, comme la précédente apporte, par la beauté son instrument et l'intelligence de son jeu, une épaisseur humaine inhabituelle à son personnage. On n'oublie pas, évidemment, le splendide Commandeur de l'impressionnante basse Nathanaël Tavernier. Bien constitué, le petit chœur réunit Inès Lorans (sop.), Alexia Macbeth (mezz.), Corentin Backès (tén.) et Samuel Guibal (bar.-b.)

Le Concert de la Loge ne faillit pas dans un accompagnement précis et d'un juste équilibre avec les voix. On est aussi admiratif de la beauté des cordes que de celle des vents – l'excellence des cors résumant la tenue exemplaire de tous les souffleurs. Plutôt qu'un clavecin, un pianoforte carré de 1830 (modèle d'époque), impeccablement tenu par Mathieu Dupouy, a été choisi pour l'accompagnement des récitatifs et apporte une couleur singulière. Les musiciens sont sur scène on l'a dit : la conjonction en un même espace de la vitalité et de l'intelligence dramatique que Julien Chauvin – qui dirige du violon comme il en a l'habitude – imprime au jeu orchestral et de celle du jeu d'acteur fait mouche. Un spectacle à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire pourtant longue et riche de l'Arcal (la compagnie fut fondée en 1983 par Christian Gangneron).

Vous avez manqué la série de l'Athénée ? Rassurez-vous, des reprises sont déjà programmées la saison prochaine à Massy, Tourcoing et Clermont-Ferrand ; on ne doute pas que cette liste s'allongera. Directeurs de théâtre, vous souhaitez programmer de l'opéra en des temps budgétairement très serrés ? Une réponse d'une qualité peu commune s'offre à vous, servie par des voix dont on entendra vite reparler.

Pierre-René Serna

Don Giovanni entre rires et tragédie à l'Athénée

Le 17/11/2024 | Par Juan Barrios

Entre humour et tragique, dans la vitalité de la fraîcheur musicale, l'interaction entre les arts et le dynamisme théâtral, le Don Giovanni de Mozart est mis en scène par Jean-Yves Ruf, avec Le Concert de la Loge (ensemble sur instruments d'époque mais sachant plonger ailleurs jusqu'au hip-hop) dirigé par Julien Chauvin, au Théâtre de l'Athénée (une production de l'ARCAL - Atelier de Recherche et de Création pour l'Art Lyrique) :

Dès l'ouverture, Julien Chauvin emporte une ambiance vibrante, riche en passions, d'autant qu'il maîtrise l'art de diriger en jouant du violon. Son jeu agile et dynamique nourrit une direction expressive et claire, dans les passages plus exigeants pour son instrument et donc sa phalange du Concert de la Loge (installée sur scène dans un dispositif re-scénographiant celui du concert, comme le faisait tout récemment, hasard des circonstances artistiques, La Falaise des lendemains à Rennes). Dans cette efficace scénographie de Laure Pichat, ils sont ainsi en prise directe avec les chanteurs, une passerelle au-dessus de l'orchestre et un escalier reliant les artistes.

Les instrumentistes incarnent même des invités de la scène, partageant des coupes de champagne et portant des masques de bal, soulignant ces liens entre musique et théâtre (une signature de l'Athénée) comme entre Mozart et Molière. Le Théâtre à l'italienne de l'Athénée se fait pleinement le cadre-écrin de cet opus et de ces nuances orchestrales, incisives et précises, soutenant harmonieusement les voix et formant un équilibre sensible.

Les costumes de Claudia Jenatsch sont simples et élégants, mettant en valeur l'expressivité des caractères. Les lumières de Victor Egéa suivent les émotions de l'intrigue : des teintes chaudes et ensoleillées accompagnent les moments de tendresse, tandis que des lumières

Les interprètes, chacun dans son rôle, contribuent pleinement à cette ré-union tranchante entre théâtre et musique. Le baryton Timothée Varon, dans le rôle-titre, en impose par sa voix puissante et sa proximité touchante avec le public. Son timbre est dynamique et ample, capable de modulations subtiles et de dévoiler une douceur inattendue, idéale pour un tel séducteur-préda(c)teur.

Adrien Fournaison incarne Leporello avec l'aisance du valet, sa touche de comique bénéficiant de la douceur et de l'ouverture de son registre de basse. Sa présence scénique est fluide et son interaction avec les musiciens, disposés autour de lui, amplifie l'effet théâtral de la mise en scène.

La soprano Margaux Poguey a un timbre pincé qui accentue la douleur et la fragilité de Donna Elvira, tantôt puissante, tantôt douce, exprimant une émotion vibrante, d'intensité et de désespoir.

La soprano Marianne Croux, en Donna Anna, se distingue par un registre très lyrique et ornementé, offrant une richesse de nuances et une intensité dramatique palpable. Sa voix dévoile l'angoisse et la dignité du personnage, la profondeur de sa quête de vengeance.

Le ténor Abel Zamora, en Don Ottavio, accompagne Donna Anna avec une voix douce et sensible, incarnant un fiancé loyal et aimant, dont la fragilité se dessine par un registre vocal délicat.

Le duo entre la soprano Michèle Bréant, dans le rôle de Zerlina, et la basse Mathieu Gourlet, dans celui de Masetto, offre un moment d'intimité touchant. La voix lyrique de celui-ci, avec son timbre ferme et chaud, complète celle de celle-là, pleine d'énergie et de sincérité avec un timbre doux et mélodique. Leur alchimie touche visiblement le public, par la simplicité de leur amour confronté aux trahisons du libertin.

Dans le rôle du Commandeur, la basse Nathanaël Tavernier s'impose par la chaleur et la puissance de son timbre. Sa résurrection, marquée par un maquillage saisissant, ajoute à l'intensité du plateau.

Inès Lorans, Alexia Macbeth, Corentin Backès et Samuel Guibal apportent en chœur leur présence unie.

Le public ovationne les artistes et cette production, qui mènera ce Don Giovanni à chercher de nouvelles victimes en d'autres contrées : à Maisons-Alfort, Massy, Tourcoing, Perpignan,...

Cult News. 1/2

cult.
news

« Don Giovanni » de Mozart à l'Athénée : viva la libertà !

par Helene Adam
17.11.2024

Un *Don Giovanni* jeune et dynamique où orchestre et chanteurs fusionnent allègrement dans une mise en scène fluide de Jean-Yves Ruf, le tout dans ce petit bijou du théâtre de l'Athénée. À ne manquer sous aucun prétexte !

Une belle mise en scène très dynamique

Pour ce *Don Giovanni*, la compagnie de théâtre lyrique l'ARCAL, a atteint son objectif, celui de rendre l'opéra vivant en touchant tous les publics. L'écrin du théâtre à l'italienne de Louis Jouvet, situé près de l'opéra Garnier à Paris, est un lieu idéal pour cette mise en scène sans temps morts et pour l'orchestre du Concert de la Loge dirigé violon à la main par Julien Chauvin et pour cette excellente troupe de jeunes chanteurs très prometteurs.

Jean-Yves Ruf, avec Laure Pichat et Julien Girardet, nous offre une très belle réalisation avec la mise en place d'un dispositif scénographique astucieux et réussi, sachant s'adapter intelligemment au lieu comme au style de l'œuvre. La fosse est supprimée et la scène est agrandie et surmontée d'une sorte de passerelle reliée au plateau par un escalier/échelle sur le côté.

La mise en scène offre le mouvement nécessaire au déroulé des « aventures amoureuses » de Don Giovanni, les récitatifs sont valorisés par des saynètes très bien jouées et très évocatrices, les arias donnent place et aisance aux artistes pour leur réalisation dans des conditions optimales.

En effet, les chanteurs peuvent se retrouver sur la passerelle, dans l'escalier ou au niveau « bas » celui de l'orchestre et déambulent alors entre les instrumentistes ou carrément sur le devant de la scène, devant même le chef, qui a, fort à faire pour diriger tout le monde, tout en jouant du violon !

Les courses-poursuites et jeux de cache-cache dont l'opéra regorge sont particulièrement bien illustrés dans ce cadre à plusieurs niveaux, où les déplacements sont quasi-permanents, le tout avec beaucoup de souplesse et de savoir-faire et une direction d'acteurs de premier plan. Dans ses choix d'interprétation, Ruf donne à Don Giovanni un caractère particulièrement cynique et gourmand, mais aussi souvent pathétique tandis que Leporello campe un valet bien plus intelligent que ne le croit son maître et particulièrement roublard pour se sortir des situations périlleuses où le place régulièrement son impitoyable maître. Et c'est sur ce duo très réussi que se greffe l'ensemble des autres protagonistes, qui vont et viennent et dont aucun ne ressortira vraiment indemne de l'aventure.

Rarement la musique et le chant ont paru aussi interactifs qu'avec ce dispositif qui permet de surcroît de voir les chanteurs de très près et d'apprécier totalement leur magnifique jeu scénique, les expressions de leurs visages, de saisir leurs gestes tout en profitant de leur chant directement et au plus près du public.

Les lumières que l'on doit à Victor Egéa, donnent une atmosphère douce qui évoque l'éclairage à la bougie ou à la lampe à pétrole d'autrefois et quelques coups discrets de projecteur permettent de ne jamais perdre de vue les protagonistes dans leurs multiples mouvements. Les costumes de Claudia Jenatsch sont sobres et de bon goût, mariant les taches de couleurs des robes des deux dames au noir dominant des vêtements des hommes, les deux jeunes fiancés étant vêtus de blanc comme il se doit. Il n'y a pas de décor, mais ce n'est pas nécessaire, vu l'occupation par les instrumentistes de l'espace, le haut n'étant qu'une passerelle.

Le concert de la Loge entre douceur, humour et drame

Julien Chauvin, dont nous avons récemment apprécié le *Requiem de Mozart au Théâtre des Champs Élysées*, a la particularité de diriger et de jouer du violon en même temps. Laurent Muraro rappelle à ce sujet dans un article fort intéressant, intitulé « Défense et illustration de la direction au violon », que la fonction de chef d'orchestre a beaucoup évolué au cours des âges, y compris pour l'opéra pourtant le plus difficile à coordonner. On pouvait avoir ainsi à Vienne un « Operndirektor » dirigeant surtout les chanteurs du plateau dos à l'orchestre, et un « Orchesterdirektor », en fait le premier violon.

Il arrive à Julien Chauvin de poser son violon dans les moments les plus difficiles à diriger comme les « ensembles » – fort réussis – de ce *Don Giovanni*, mais généralement sa propre virtuosité d'instrumentiste donne un élan et un éclat particulier à l'impulsion qu'il transmet aux musiciens.

Le Concert de la Loge comporte un effectif pas si réduit que cela malgré l'exiguïté des lieux (conforme à ce qui se pratiquait à l'époque de Mozart) et des instruments d'époque qui ont le défaut de sonner un peu « mat » au démarrage, mais qui, ensuite, sont absolument merveilleux dans le son soyeux qu'ils rendent. L'harmonie générale recherchée par Mozart et Da Ponte, atteint un très bon niveau, que ce soit lors des récitatifs accompagnés du seul piano en guise de *continuo*, lors des *arias* brillamment soutenus par l'orchestre qui ne couvre jamais les chanteurs, et lors des duos, quatuor, sextuor qui font une partie de la richesse musicale d'une partition exceptionnelle. La « Sérénade » de Don Giovanni est accompagnée par une véritable mandoline (ce qui est rare et vraiment appréciable) avec de délicats *pizzicati* des violoncelles en contrepoint.

Et pour ceux qui pourraient craindre un moindre impact du Mozart tragique qui s'invite dès l'ouverture et revient à plusieurs reprises malgré le caractère globalement ludique de la composition, il faut préciser qu'au contraire, cet orchestre sert admirablement autant l'amusement que le drame. Les accents donnés illustrent de manière impressionnante les moments « climat » que Mozart composait alors, montrant l'évolution de son art, hélas brutalement interrompu par sa mort prématurée.

Le tout est renforcé par le choix de couper le septuor final « *Questo è il fin* » arrêtant net l'opéra lors de la mort spectaculaire de Don Giovanni, qui refuse de se repentir.

Malgré la beauté de cet ensemble très harmonieux, qui tire la « morale » de l'histoire, finir par le châtement d'un Don Giovanni voué aux flammes de l'enfer, créée toujours un choc pour le spectateur qui donne un sens particulièrement dramatique à ce « *dramma giocoso* » considéré à juste titre comme l'un des plus grands opéras de tous les temps.

Cult News. 2/2

cult.
news

Un plateau vocal de jeunes talents !

Le « chœur » est composé de 4 chanteurs, Inès Lorans, Alexia Macbeth, Corentin Backès, Samuel Guibal très habiles à donner l'impression d'être beaucoup plus nombreux tant ils sont omniprésents aux quatre coins du plateau, tous vêtus de noir, mais portant des masques bienvenus lors du très réussi « presto, presto » incluant le trio des masques.

C'est à leurs très belles performances que l'on se rend vraiment compte à quel point le dispositif resserré et admirablement dirigé par Chauvin produit autant d'effets d'un effectif vocal et instrumental plus touffu et qu'on a là la réussite d'une sorte de très belle miniature, sans doute plus proche des pratiques de l'époque que de celles que l'on a pu voir par exemple dans le grand hall de la Batille.

Les chanteurs ne sont pas des voix « immenses », mais vu la taille de la salle c'est parfait : de trop grands volumes satureraient rapidement l'espace de l'Athénée. Les voix sont donc idéalement adaptées au lieu et nous insistons sur l'avantage artistique et émotionnel que représente pour les chanteurs comme pour le public, le fait de les sentir parfaitement à l'aise, jamais obligés de « forcer » et en harmonie avec leurs compagnons instrumentistes.

Le duo extraordinaire de justesse, de drôlerie, de pertinence, formé par le Don Giovanni de Timothée Varon et le Leporello de Adrien Fournaison forme une colonne vertébrale solide autour de laquelle tourbillonnent les autres dans une sorte de maelstrom enchanté. C'est vigoureux, rapide, énergique, efficace et c'est très bien chanté et joué. Belles voix, beaux timbres, gouaille et engagement comique efficaces, les deux compères se donnent la réplique avec talent. On félicitera la *vis comica* exceptionnelle d'Adrien Fournaison tandis que Timothée Varon passe de la légèreté à la gravité avec une aisance confondante, prouvant que la maîtrise d'un rôle difficile est déjà acquise pour ce jeune artiste. C'est un baryton que nous avons déjà remarqué comme l'un des meilleurs artistes actuels de l'Académie de l'Opéra de Paris qui nous avait éblouis lors du gala mémorable de janvier 2019 à Garnier.

C'était également le cas de la soprano Marianne Croux dans une Manon de très belle facture. Ici elle est une Donna Anna dont la technique virtuose époustouflante alliée à une interprétation colorée et sensible, crée d'intenses moments d'émotions. Et l'on ne sait que souligner tant ses grands airs sont impressionnants de justesse et de profondeur, exprimant sa peur, sa colère, son indignation au travers de périlleuses vocalises, trilles et autres ornements d'une beauté saisissante de son duo d'entrée avec Don Ottavio, jusqu'à son étourdissant en passant par son « Or sai chi l'onore », et surtout son « Non mi dir, bell'idol moi » qui met la salle en transes.

La Donna Elvira de Margaux Poguet a beaucoup de qualités également même si la voix, très ample et très bien projetée, accuse parfois un peu plus de difficultés dans les vocalises, mais elle offre, elle aussi, une belle interprétation scénique et une incarnation colorée, changeante, riche de cette femme qui a tellement envie de croire à l'amour de Don Giovanni. La soprano Michèle Bréant est une Zerlina tout à fait charmante, voix légère et agile qui sied au rôle, et engagement scénique qui la rend amusante et sympathique aux prises avec son lourdaud de Mazetto et réussissant fort bien le « Batti, batti, o bel Masetto ».

Quant au Don Ottavio du très attendu du ténor Abel Zamora, il réussit lui aussi une prestation remarquable, toute en finesse, et son air « I mio tesoro intanto » est chaleureusement applaudi. Le timbre est beau et chaud, la présence sur scène en phase totale avec le rôle, il a une allure juvénile assez rare dans ce rôle et fort plaisante, bref, bravo à lui.

Le Mazetto de Matthieu Gourlet est une bien sympathique découverte, avec son allure de Depardieu jeune, il est parfait dans le rôle, un peu gauche, très amoureux, très bien chantant et très expressif. N'oublions pas non plus le Commandeur impressionnant de Nathanael Tavernier qui complète un très beau lot de clé de fa très prometteur !

Le public très nombreux était manifestement totalement séduit par ce *Don Giovanni* qui ne ressemble guère aux grandes productions de la même œuvre généralement données dans de grandes salles parfois déshumanisées. C'était un immense plaisir et le résultat d'un souci d'authenticité que nous avons beaucoup apprécié.

Crescendo Magazine



Pari réussi pour le Don Giovanni de Jean-Yves Ruf à l'Athénée

Le 17 novembre 2024 par Claire de Castellane

En
mettant



l'ensemble des interprètes sur scène (musiciens, solistes et chœur), Jean-Yves Ruf redonne spontanéité et panache à un opéra qu'on pensait bien connaître : *Don Giovanni*, de Mozart. À voir en ce moment, au Théâtre de l'Athénée-Louis Jovet à Paris.

Et pourtant, elle n'est pas grande, la scène de l'Athénée ! Réputé pour son intimité et la précision de son acoustique, ce théâtre ne semble pas, de prime abord, le lieu idéal pour accueillir un opéra majeur du répertoire. Seules des productions avec des décors minimalistes et un petit orchestre en fosse peuvent a priori s'y donner. Ce fut le cas par exemple avec l'opérette *Gosse de riche*, de Maurice Yvain, proposée par les Frivolités parisiennes au printemps dernier ou encore l'opéra contemporain *Jakob Lenz* de Wolfgang Rihm, que l'ensemble Le Balcon y donna en mars 2019. Mais n'est-ce pas sacrilège avec le sacro-saint opéra de Mozart, *Don Giovanni* ? N'est-il pas, tel la statue du Commandeur, figé dans le marbre du répertoire classique, indéboulonnable et solennel ?

Et bien non. Pas pour le metteur en scène Jean-Yves Ruf, en tout cas. Hautboïste en son temps et ayant envisagé une carrière musicale, c'est en musicien qu'il pense la mise en scène, sensible qu'il est à traduire en gestuelle et déplacements les différentes dynamiques générées par la musique. Et pour aller plus loin dans ce geste théâtral, il a fait d'une contrainte une opportunité : puisque le plateau ne permet pas le déploiement d'un décor et que la fosse, non contente de réduire encore la surface du plateau, ne permet d'accueillir qu'un petit nombre de musiciens, autant mettre tout le monde sur le plateau, agrandi de la fosse recouverte. Tout le monde à égalité, alors ? Pas tout à fait, et là est la trouvaille : la dimension horizontale étant limitée, autant aller chercher l'espace en vertical, à l'aide d'une passerelle métallique enjambant l'ensemble de la scène et passant au-dessus des musiciens. Si vous ajoutez un escalier à cette passerelle, vous obtenez des jeux d'ascension/descente (chute ?) assez intéressants, de *Don Giovanni* qui descend sur scène pour courtiser la jeune paysanne fiancée Zerline à Donna Anna, Don Ottavio et Donna Elvira qui quittent leur poste d'observation pour se mêler aux invités de *Don Giovanni* et espérer mettre la main sur lui. Quand le Commandeur s'invite chez Don Juan, il entre au niveau du plateau. Mais quand il lui prend la main pour l'entraîner dans la mort, c'est depuis la passerelle, tel un démiurge, précipitant sa chute vers l'abîme.

Les Echos

Les Echos

Les Echos

CRITIQUE

Un « Don Giovanni » d'aujourd'hui à l'Athénée

Dans cette nouvelle adaptation de « Don Giovanni », Jean-Yves Ruf signe une mise en scène habile et sobre. Le tout accompagné par une jeune équipe de chanteurs et une direction enlevée de Julien Chauvin, qui rappellent le caractère ambigu d'un opéra fascinant.



Par **Philippe Venturini**
Publié le 18 nov. 2024 à 17:15

Il y a deux plateaux : la scène, sur laquelle s'installe l'orchestre et que viendront investir les personnages, et un niveau supérieur, relié par un escalier. Cette singulière proximité entre instrumentistes et chanteurs et la dimension restreinte du théâtre de l'Athénée permettent une réception visuelle et sonore inhabituelle. L'orchestre Le Concert de la loge fait ainsi entendre les moindres détails de la partition, souvent obscurcis par les acoustiques de fosse.

Des vêtements actuels, communs, quasiment pas d'accessoires ni de décors : il faut oublier le film luxueux de Joseph Losey et les spectacles éblouissants en costumes d'époque. L'Arcal, instigateur de ce projet, n'en a pas les moyens et a toujours préféré les équipages légers, susceptibles de voyager en tournée.

Paradoxalement, en s'éloignant du faste, Jean-Yves Ruf se rapproche de la richesse inépuisable de cet opéra d'amour et de mort aux cent niveaux de lecture. Selon lui, Don Giovanni mériterait un procès pour « mettre à jour ses crimes, ses torts, mais aussi son utopie, ses motivations, ses circonstances atténuantes ».

Comme une course de Formule 1

Le livret de Da Ponte et, surtout, la musique de Mozart cultivent en effet l'ambiguïté et interdisent l'étiquetage rapide en blanc ou en noir. Personne ne sort gagnant de cette histoire ballottée entre comédie et drame, surtout pas le rôle-titre qui, à force de papillonner, porté par les ailes du désir, et d'ignorer tout remord, périra.

Confiée à une équipe de jeunes chanteurs qui se font remarquer sur les principaux théâtres nationaux, cette production appréhende « Don Giovanni » comme une course à l'abîme en Formule 1.

Le tempo enlevé et les phrasés serrés voulus par Julien Chauvin, qui dirige du violon, précipitent les événements vers leur fin tragique sans jamais crispier la conduite, ni oublier de sourire. Timothée Varon compose un Don Giovanni félin et énergique, qui ne se donne pas des grands airs, accompagné de son valet, le Leporello bien chantant mais un peu sage d'Adrien Fournaison. L'équilibre encore fragile d'Abel Zamora (Don Ottavio) et de Michèle Bréant (Zerlina) contraste avec la solidité de Mathieu Gourlet (Masetto). Style impeccable, Margaux Poguet évite de réduire Donna Elvira à une mégère ou une pleureuse et Marianne Croux, un peu tendue en début de soirée, révèle la complexité de Donna Anna. Tous s'impliquent dans ce récit à double-fond... judicieusement symbolisé par le double plateau.

DON GIOVANNI

Opéra

Direction musicale de Julien Chauvin. Mise en scène de Jean-Yves Ruf. Au théâtre de l'Athénée (athenee-theatre.com) jusqu'au 23 novembre.

À Massy les 13, 14 et 16 décembre, à Tourcoing les 17 et 18 janvier, à Clermont-Ferrand les 24 et 26 avril. 3 h 15 entracte compris.

Philippe Venturini

« Don Giovanni » au Théâtre de l'Athénée, d'une irrésistible fraîcheur

Critique Au Théâtre de l'Athénée, les forces mêlées du Concert de la Loge et d'une équipe de jeunes chanteurs rendent justice au stupéfiant génie de Mozart.

Emmanuelle Giuliani, le 18/11/2024 à 17:56



Au Théâtre de l'Athénée, les forces mêlées du Concert de la Loge et d'une équipe de jeunes chanteurs rendent justice au stupéfiant génie de Mozart. Critique

« Un orchestre qui joue, j'ai toujours trouvé ça beau », plaide le metteur en scène Jean-Yves Ruf. Comme il a raison ! Sur le plateau du Théâtre de l'Athénée, entraînés par la gestuelle intrépide et mélodieuse de Julien Chauvin qui les dirige du violon, les instrumentistes du Concert de la Loge font pleinement, magnifiquement, partie du spectacle.

Leur interaction avec les protagonistes du Don Giovanni de Mozart confère fluidité, urgence et magie à la représentation. Le public en sort aussi haletant que les personnages du *dramma giocoso* (« drame joyeux ») créé à Prague en 1787. Il suit les lignes entrecroisées des premiers et seconds violons, le volubile solo de violoncelle dialoguant avec la piquante Zerline, le sublime ou cocasse babillage des vents...

Une distribution pleine d'ardeur

Tantôt mêlé aux musiciens, tantôt évoluant sur une passerelle disposée en hauteur, Don Giovanni, séducteur et prédateur, blesse tout ce qu'il touche. Les femmes pourchassées et aussitôt abandonnées, les pères et les maris bafoués quand ils ne sont pas purement et simplement éliminés. Mais aussi son valet Leporello, étrange double qu'il rabroue ou flatte au gré des circonstances. Et jusqu'à lui-même, éternel insatisfait muré dans son arrogance, défiant le seul pouvoir qui compte, celui de l'au-delà.

Timothée Varon, ténébreux, et Adrien Fournaison, formidable de fausse candeur, forment un duo maître-serviteur d'une parfaite complémentarité. Autour d'eux gravitent de jeunes chanteurs ardents, engagés, à la personnalité affirmée : ils affrontent – et en triomphent presque toujours – les sublimes exigences du style mozartien où la vie, l'éloquence et la poésie ne font qu'un.

Spectacle de l' Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique et musical, jusqu'au 23 novembre à l'Athénée, à Paris. Puis en tournée à Massy, Tourcoing, Clermont-Ferrand...

Webthéâtre

WEBTHEATRE

Au Théâtre de l'Athénée, Paris

IRRÉSISTIBLE DON GIOVANNI

L'opéra de Mozart prend des couleurs et une fraîcheur nouvelles dans un spectacle très abouti musicalement et scéniquement, produit par la compagnie nationale Arcal.

Publié par Noël Tinazzi | 18 novembre



On doit le dire d'entrée, le *Don Giovanni* monté au théâtre de l'Athénée par l'Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique, est un des meilleurs que l'on ait jamais vus et entendus. Et pourtant on en a vu, sur les scènes lyriques les plus grandes et même au cinéma ! Mais jamais on n'y a senti telle énergie ni telle vivacité dans la conduite des aventures du séducteur de Séville, contées par le Vénitien Da Ponte et exacerbées par la musique de Mozart dans son opéra le plus fameux, créé à Prague en 1787.

Non que la compagnie dispose de moyens importants, au contraire. Mais de cette économie les maîtres d'œuvre tirent le meilleur parti. Et cassent ainsi la part intimidante inhérente au genre. Les artistes, aussi bons chanteurs que comédiens, qui ont le physique et l'âge de leur rôle (moins de 30 ans), se dépensent sans compter dans ce spectacle très abouti qui tient en haleine tout au long des trois heures dix (entracte compris).

La tension et l'attention ne faiblissent pas, même dans le second et dernier acte où s'enchaînent les morceaux de bravoure des uns et des autres. Il est vrai que l'une dépend de l'autre dans ce *dramma giocoso* ("drame joyeux") qui mélange les genres : comique, pathétique, tragique, surnaturel... Sur scène, des mots et des airs d'une infinie complexité, mille fois entendus, prennent soudain une nouvelle résonance. Pris au pied de la lettre, on y aperçoit mille nuances qu'on n'avait jusque-là pas saisies. De même, on perçoit des personnages ambivalets, jamais taillés d'une seule pièce.

Le metteur en scène, qui connaît bien l'œuvre pour l'avoir déjà montée il y a une dizaine d'années, admet que Don Giovanni serait aujourd'hui poursuivi pour harcèlement, voire agression sexuelle. Prédicateur incontestablement mais pas que, il se montre en personnage nuancé, joueur invétéré, bon vivant, regrettant ses actes à peine commis mais ne pouvant s'empêcher de les commettre ni de résister à la tentation. Comme le meurtre du Commandeur surgit dès la première scène pour tirer sa fille, Donna Anna, des griffes du séducteur. Ce crime, il le paiera au final au prix fort. Mais entretemps, flanqué de son valet Leporello, il aura joui à plein de la vie et vécu mille aventures que les spectateurs suivent passionnément, tour à tour riant de leurs stratagèmes, ou compatissant à la douleur de leurs victimes.

Avec des partis pris assez radicaux le chef d'orchestre Julien Chauvin et le metteur en scène Jean-Yves Ruf fonctionnent manifestement en symbiose. La scénographie est réduite à sa plus simple expression. Une passerelle surplombant la scène exigüe de l'Athénée tient lieu de décor, desservie par un escalier auquel seuls les nobles ont accès tandis que la piétaille reste cantonnée sur le plateau.

Lequel plateau est occupé par les trente-six musiciens du Concert de la Loge regroupés par familles d'instruments. Le chef est lui-même à la manœuvre, dirigeant son ensemble sur instruments d'époque, tout en jouant de son violon, comme cela se faisait à l'époque de Mozart. Des couloirs de circulation entre les groupes de musiciens permettent aux chanteurs/acteurs et au chœur réduit à quatre interprètes de se glisser, de se cacher, de se poursuivre ou de s'éviter au gré de l'action fertile en rencontres et rebondissements.

Lamento déchirant

Les scènes empreintes de gravité alternent avec d'autres d'un comique irrésistible. Comme lorsqu'au deuxième acte Don Giovanni manipule Leporello telle une marionnette en lui ordonnant de se faire passer pour lui afin d'échapper aux ardeurs de Donna Elvira qu'il a plaquée. Celle-ci n'arrive pas à se défaire de son emprise et l'exprime dans son lamento déchirant « Mi tradi quell'alma ingrata ». Bouleversante également, la scène où Masetto ne se tient plus de joie retrouvant sa promise Zerlina, la petite paysanne qui se laisse séduire par Don Giovanni le jour même de ses noces.

Au finale, on ne retrouve pas le *lieto fine*, le dénouement joyeux qui généralement clôt le spectacle. C'est que ce *happy end*, sur lequel disputent encore les spécialistes, où tous les protagonistes se rassemblent pour se réjouir de la disparition du libertin, aurait été ajouté par Mozart pour complaire à la cour de Vienne en 1788 (un an après la création donc). On en reste ainsi sur cette vision d'un Don Giovanni droit dans ses bottes jusqu'au bout. Non seulement il refuse de se repentir comme le lui demande la statue du Commandeur revenu sur terre pour le punir mais persiste et signe en le traitant de « vieil infatué ».

On pourrait regretter que le baryton Timothée Varon qui joue Don Giovanni n'ait pas dans la voix tout le soyeux ni la souplesse du séducteur idéal. Mais le défaut est largement compensé par une présence, un allant et une puissance de projection indéfectibles. Dans son sillage, le baryton-basse Adrien Fournaison, véritable clown, se révèle un Leporello hilarant avec ses airs de ne pas y toucher. Pour leur part, les trois sopranos victimes du séducteur rivalisent de brio, de justesse et d'incarnation théâtrale : Marianne Croux, Donna Anna impériale, Margaux Poguet, Donna Elvira bouleversante, et Michèle Bréant, Zerlina mutine et touchante.

Du côté masculin, le ténor Abel Zamora campe un Don Ottavio (fiancé de Donna Anna) plein de charme, et la basse Mathieu Gourlet un Masetto au grand cœur. Enfin, la basse Nathanaël Tavernier incarne un Commandeur véritablement terrifiant.

Don Giovanni, de Mozart, au Théâtre de l'Athénée jusqu'au 23 novembre,
<https://www.athenee-theatre.com/>

Bachtrack



L'implacable et génial *Don Giovanni* de Julien Chauvin à l'Athénée

Par Jean-Pierre Rousseau, 16 novembre 2024

Qu'il est bon (et rare) de sortir d'une soirée d'opéra la tête et le cœur en fête ! C'était le sentiment partagé par les spectateurs de la première d'une nouvelle production de *Don Giovanni*, donnée dans l'écrin idéal du petit théâtre à l'italienne de l'Athénée-Louis Jouvet, plein jusqu'au paradis.

Connaissant le parcours de Julien Chauvin et de son Concert de la Loge, on se doutait que ce projet ne manquerait ni de substance ni de surprises. Première surprise pour le public visiblement rajeuni : les musiciens sont déjà installés sur le plateau et non dans la fosse, répartis en plusieurs groupes, les vents au fond, le quatuor en quatre parts, le piano-forte du continuo à droite derrière les violoncelles. Au milieu deux tabourets : l'un où, de son violon, Julien Chauvin va diriger l'ensemble, dos au public ; l'autre, juste à côté, où viendront occasionnellement s'asseoir les protagonistes de l'ouvrage.

Quasiment pas de décors. Sur la gauche, un escalier rejoint une passerelle en surplomb, parfois masquée d'un rideau blanc ou noir. Pendant tout l'opéra, les personnages passeront d'un espace à l'autre, au milieu des musiciens qui deviennent eux-mêmes des personnages par intermittence. La simplicité de ce dispositif, qui va permettre à la production portée par l'Arcal de tourner dans plusieurs théâtres de la région parisienne et de province, n'est pas synonyme de pauvreté de moyens. Bien au contraire ! L'ingéniosité de la scénographie, la qualité des lumières, les costumes intemporels de Claudia Jenatsch vont servir une mise en scène exemplaire et une distribution exceptionnelle.

On a certes cru, au tout début, avant même les premiers accords tragiques de l'ouverture, en voyant arriver un type dépenaillé – Leporello – se grattant la tête, se postant au-devant de la scène, le regard dans vide, qu'on allait subir une « revisitation » d'un *Don Giovanni* qui en a déjà tant vu. Et puis non, Jean-Yves Ruf s'abstient de plaquer ses fantasmes sur l'implacable et géniale mécanique du duo Mozart-Da Ponte, et prend le parti de restituer chaque rôle, chaque personnage dans sa vérité, toute sa vérité, rien que sa vérité, par une direction d'acteurs aussi rigoureuse qu'inspirée. On a rarement vu un *Don Giovanni* aussi lisible, compréhensible. À charge pour le spectateur, novice ou mélomane, de se faire sa propre opinion, d'entrer en résonance avec ce qu'il entend et voit. Comme une évidence !

Le programme nous dit que les chanteurs, tous français, ont été choisis parmi 480 candidats, et que leur moyenne d'âge est de 30 ans. Là encore, on n'a pas le souvenir d'avoir entendu un cast aussi remarquablement distribué, avec des personnalités et des tempéraments vocaux aussi parfaitement appariés à leurs rôles. Adrien Fournaison fait un Leporello roué et poltron à souhait, auquel il manque peut-être un peu de réserves de puissance. En revanche, son maître Don Giovanni (Timothée Varon) a tout pour lui, la prestance physique et la sensualité, la voix ronde et chaleureuse, mais jouant à fond l'ambivalence dans son rapport avec les femmes, ni toujours détestable, ni toujours fanfaron, parfois émouvant.

Le Commandeur de Nathanaël Tavernier, lui aussi, évite le cliché du spectre à la voix sépulcrale. La confrontation entre Don Giovanni et lui lors de la scène finale n'en a que plus de relief – c'est bien la version dite de Prague, celle de la création en 1787, qui a été retenue pour cette production, et non la version « viennoise » avec *happy end*. Masetto n'est pas non plus le rustaud mal dégrossi, limite benêt, qu'on voit trop souvent dans le promis de la jeune Zerlina. La stature, la longue chevelure et le baryton puissant de Mathieu Gourlet impressionnent. Mais c'est sans doute avec Abel Zamora qu'on éprouve les plus belles émotions : le jeune ténor compose un Don Ottavio dont le tempérament contredit le physique frêle et romantique, il a déjà une science du chant mozartien, cette légère vibration dans une tessiture admirablement tenue. On n'est pas près d'oublier son miraculeux « Dalla sua pace ».

Côté femmes, on ne sait à qui distribuer le plus de compliments : Margaux Poguet est Donna Elvira, concentré de fureur, de jalousie, et de volonté de vengeance. La voix a le corps, la couleur et la virtuosité d'un rôle que Mozart a truffé de difficultés, sans doute le plus éprouvant de tout l'ouvrage. Marianne Croux n'est pas moins convaincante en Donna Anna humiliée et blessée. La Zerlina de Michèle Bréant est tout simplement délicieuse, sans coquetterie inutile, vocalement irréprochable.

Enfin c'est bien à Julien Chauvin et son orchestre en forme olympique qu'il faut tresser les louanges les plus vives. Le violoniste s'y révèle un authentique chef de théâtre, n'oubliant jamais qu'il s'agit d'un « *dramma giocoso* » et menant toutes ses troupes au triomphe.

★★★★★

Blog culture SNES FSU

« Don Giovanni »

Une distribution jeune et brillante pour un Don Giovanni qui enthousiasme

18 novembre 2024



L'opéra de Mozart est au panthéon de tous les amateurs d'opéra. On pense le connaître par cœur et pourtant cette création où se sont associés le directeur musical Julien Chauvin avec Le Concert de la Loge et le metteur en scène Jean-Yves Ruf nous enthousiasme comme si on le découvrait.

Jean-Yves Ruf avait déjà mis en scène Don Giovanni. Il y revient et le relit après #MeToo pour faire un portrait plus fin de Don Giovanni et de ses conquêtes. Don Giovanni d'abord qu'il convient de montrer avec ses contradictions, son intelligence au service de l'accomplissement de ses fins et son refus de céder, mais aussi son cynisme, son absence d'empathie pour les femmes, qu'il trompe allègrement, comme pour son valet Leporello, qu'il ne cesse de mettre en danger en l'asservissant à ses désirs. Les femmes ensuite. Avec Donna Anna, Don Giovanni ne parvient pas à ses fins, il ne parvient qu'à tuer son père. Quant à Zerlina si elle est bien prête de céder, un peu éblouie par ce gentilhomme qui lui promet monts et merveilles, elle se méfie et réussit à gagner du temps, utilisant en fine mouche son amoureux Masetto, tout en évitant de trop le mettre en danger.

La belle idée de la mise en scène est de laisser l'orchestre au plateau bien visible et c'est très beau. C'est Leporello qui se faufile au milieu des instruments, disant qu'il ne veut plus servir ou Don Giovanni qui s'assied à côté du premier violon tandis que Leporello compte ses conquêtes. Les musiciens eux-mêmes deviennent partie-prenante du récit, se masquant comme s'ils étaient des invités de la fête qu'organise Don Giovanni. Un escalier mène à une passerelle au-dessus du plateau où se déroulent les rencontres des nobles et où le piège peut parfois se refermer sur Donna Anna ou sur Don Giovanni. Le passage d'un espace à l'autre offre une dynamique passionnante au jeu des chanteurs. C'est sur la passerelle qu'apparaît le Commandeur et sur le plateau que Don Giovanni mourra.

La partition musicale est assurée par Le Concert de la Loge fondé il y a bientôt dix ans par Julien Chauvin avec le souhait de faire revivre une formation célèbre du XVIII^e siècle qui portait ce même nom. C'est Laurent Muraro qui le dirige ici, tout en jouant le rôle de premier violon. Le fait que l'orchestre soit sur le plateau et non dans une fosse favorise l'interaction entre les musiciens et les chanteurs.

L'ARCAL, qui a produit le spectacle a fait le choix de la jeunesse. La moyenne d'âge des interprètes est de 30 ans. En longue redingote noire, Timothée Varon incarne un Don Giovanni sombre, séducteur mortifère sûr de son rang. Adrien Fournaison dépasse le caractère comique souvent attaché à Leporello en laissant voir la complexité du personnage, attaché à son maître, dont il se verrait bien en double, et en même temps tentant d'échapper à son statut de serviteur. Margaux Poguet campe une Donna Elvira, qui n'est pas que douleur de femme abandonnée, mais revendique fièrement son droit à être reconnue et aimée encore. Marianne Croux incarne Donna Anna, attachée à venger son honneur et son père assassiné, exigeant de son fiancé Don Ottavio (Abel Zamora) qu'il tue Don Giovanni. Michèle Bréant est une Zerlina magnifique. Menue, rusée, tentée puis fuyante, elle incarne à la perfection cette jeune paysanne qui cherche et trouve la voie pour échapper à Don Giovanni tout en protégeant son fiancé, Masetto (Mathieu Courlet). Nathanaël Tavernier en Commandeur complète la distribution.

Un magnifique Don Giovanni porté par une mise en scène fine et une distribution pleine de jeunesse et de fougue.


Micheline Rousselet

Jusqu'au 23 novembre au Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet, 4 square de l'Opéra louis-Jouvet, 75009 Paris – du mardi au samedi à 20h, dimanche à 16h – Réservations : 01 53 05 19 19 ou www.athenee-theatre.com – Reprise à l'Opéra de Massy les 13 et 16 décembre à 20h et le dimanche 14 à 16h, 17 et 18 janvier à l'Atelier Lyrique de Tourcoing, du 24 au 26 avril à l'Opéra Clermont Auvergne

CRITIQUES | opéras

Edité le: 20 novembre 2024

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre de l'Athénée, le 15 novembre 2024. MOZART : Don Giovanni. T. Varon, M. Croux, M. Pogue, A. Fournaison, A. Zamora, N. Tavernier... Jean-Yves Ruf / Le Concert de la Loge / Julien Chauvin (direction)

 Par Pedro Octavio Diaz

Don Giovanni de Da Ponte/Mozart est aussi une fable à la morale galvaudée malgré la damnation finale issue directement de la pièce de **Tirso de Molina**, *El burlador de Sevilla*. Oeuvre d'une modernité glaçante et diamant de jais de la célèbre Trilogie conçue avec Da Ponte, *Don Giovanni* peut passer pour une critique du séducteur fanfaron et cynique. Cependant la réalité semble apparaître à travers les faux semblants de quelques « *maschere galanti* ». Ce postulat semble motiver la mise en scène de **Jean-Yves Ruf** dans cette très belle production de la compagnie ARCAL, dirigée par **Catherine Kollen**.

Le dispositif en tréteaux surplombe l'orchestre sur le plateau qui est une des signatures du metteur en scène. Certains procédés dramatiques sont assez classiques. On ne lui reprochera pas cet académisme longtemps puisque sa direction d'acteurs est brillante. Alors que l'on connaît *ad nauseam* cet opéra, Jean-Yves Ruf le métamorphose et sait envelopper les solistes de toute la sincérité brutale du livret de Lorenzo da Ponte. Les personnages sortent de leur caricature pour devenir totalement humains. Paradoxalement c'est Don Giovanni qui tombe parfois dans l'approximatif. Or, Don Giovanni, dans la conception de M. Ruf, est le révélateur des hypocrisies des autres. Les vertus des uns, portées en bandoulière, ne sont que les atours des pires défauts. Ici Donna Anna est une fausse prude à la tartufferie manifeste. Don Ottavio est un être tourmenté, un véritable romantique, sincère mais complexe. Elvira porte les stigmates de la victime consentante, enivrée d'amour parce qu'abusée. La pire étant Zerlina, petite chipie manipulatrice, faussement revêche et coquette. Masetto est une sorte de niguedouille, une brute épaisse. Le Commandeur cesse d'être la figure hiératique, marmoréenne de morale, il est frustré et ivre de vengeance, aveuglé par ses principes rétrogrades. Leporello se révèle finalement un être fragilisé par les frasques de son maître et touchant, un pierrot quasiment rêveur. Jean-Yves Ruf nous propose des lames de tarot où Don Giovanni tire la carte de la mort au moment où sa liberté est au zénith. Le triomphe de Don Giovanni finalement est celui des êtres libres ? Corollaire cynique et quelque peu désenchanté. Dans cette mise en scène fantastique, Jean-Yves Ruf a réinventé un mythe et le rend encore plus légendaire, il renoue ainsi avec le « *burlador* » qui n'est autre chose qu'un « *desengañado* », un blasé avec une soif d'absolu que rien ni personne peuvent désaltérer.

Avec une telle mise en scène, le partenariat musical de **Julien Chauvin** et ses musiciennes et musiciens du **Concert de la Loge** ont interprété cette partition avec une telle fraîcheur, mâtinée de sincérité, qu'il nous semblait redécouvrir un bijou inconnu de Mozart. Les attaques d'une justesse à la perfection et les nuances explosant de couleurs nous ont passionné. Les pupitres d'un équilibre parfait ont secoué la charmante bonbonnière de la salle de l'Athénée, avec les passions déchaînées de Don Giovanni et ses interminables conquêtes.

Intégralement composé de jeunes solistes, la distribution est tout bonnement parfaite et équilibrée. Giovanni est campé par **Timothée Varon** au timbre sombre et souple, malgré parfois quelques limites dans l'agilité et un jeu souvent raide. Face à lui la cohorte féminine est menée tambour battant par l'Elvira de rêve de Margaux Pogue au timbre riche et puissant, formidable dans les nuances. **Marianne Croux** est une Anna tout aussi formidable, avec des moyens extraordinaires et des aigus diamantins. Zerlina est **Michèle Bréant** dont le timbre est d'une agilité impressionnante, nous eussions voulu peut-être un peu plus de projection par moments. **Abel Zamora** est un Ottavio avec une tessiture aux mille couleurs et d'une belle sincérité dans le jeu, il nous fait découvrir toutes les nuances musicales et histrioniques du rôle avec un immense talent. **Mathieu Gourlet** a une voix magnifique et une présence scénique hors pair malgré le côté benêt de Masetto. **Adrien Fournaison** est un Leporello idéal avec une tessiture aux graves veloutés et une incarnation émouvante d'un rôle souvent cantonné aux sbires. Captivante distribution pour cette production, leurs voix demeurent dans l'esprit des heures après avoir vu le spectacle.

Don Giovanni triomphe ainsi de la mort et passe par nos émotions comme une ombre mystérieuse. Doit-on tourner le dos à cet « anti-héros » fascinant ou simplement nous regarder dans son reflet ? N'oublions pas que la plus rude morale drapée sous la bure sévère, la somptueuse soie vermillon qui nous détermine et nous conduit à la quête irrépressible de l'absolu.

Arts-chipels.fr 1/2



OPÉRA

DON GIOVANNI. UNE BELLE HARMONIE INTERPRÉTATIVE POUR UN MIRACLE MUSICAL : CELUI DE L'OPÉRA MOZARTIEN.

20 NOVEMBRE 2024

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Le Commandeur, Donna Anna, Don Ottavio. Phot. © Simon Gosselin

Les propositions, théâtrale de Jean-Yves Ruf et musicale de Julien Chauvin et du Concert de la Loge, offrent un moment de pur bonheur à cette pièce « joyeuse » plutôt dramatique dont le thème reste, encore aujourd'hui, un grand sujet de fascination.

L'histoire de Dom Juan n'a cessé de reparaître au fil du temps, au point que l'appellation de « don juan » s'est appliquée à tous les séducteurs de la planète. Mozart et son librettiste, Lorenzo Da Ponte, s'engouffrent dans ce thème, plus d'un siècle et demi après l'invention du personnage par Tirso de Molina auquel le librettiste fera quelques emprunts. Dans l'intervalle, Molière, Gluck, pour un ballet, et Goldoni s'en seront emparés. Byron, Balzac, Musset, Mérimée ou Pouchkine, pour n'en citer que quelques-uns, suivront au siècle suivant, sans compter la théorie des auteurs du XX^e siècle qui explorent les différentes facettes du personnage. Parce que dans le mythe « Dom Juan » se retrouvent des thèmes que chaque époque peut mettre en avant. Si dans ses débuts la punition divine du « méchant » au nom de la moralité, alliée à la présence du surnaturel, sont privilégiées, c'est la révolte et la volonté farouche de liberté, même au prix de sa vie, d'un héros tout en excès qui exalte la sensibilité romantique. Sa frénésie de séduction et l'endroit où elle prend sa source – dont une possible homosexualité refoulée – constitueront l'un des sujets d'intérêt de la période contemporaine.

Un Don Giovanni à la rencontre de notre époque

C'est à la lumière de notre perception d'aujourd'hui que Jean-Yves Ruf regarde Don Giovanni. Non pour lui infliger un traitement passé sous les fourches caudines du politiquement correct, qui viserait à censurer l'histoire, voire à la faire disparaître du patrimoine artistique, mais pour analyser la complexité du personnage et, plus généralement, d'autres personnages de la pièce. Ainsi de la jeune Zerlina, qui joue, avec son amoureux Masetto et Don Giovanni, un jeu qui n'est pas que d'innocence, ou de Donna Elvira qui l'a vraiment dans la peau, son chevalier infidèle, au point de s'aveugler jusqu'à la fin sur sa rédemption possible. Aucun des personnages n'est complètement sauvable. Donna Anna est une passionaria de la vengeance, son fiancé, Don Ottavio, semble un personnage bien tiède, Masetto, quoiqu'un peu nounours manipulé par tous, n'est pas seulement le benêt qu'on croit, bref, ils sont très humains et Jean-Yves Ruf nous invite à nuancer nos points de vue. Les costumes seront à l'unisson. Modernes mais sans datation précise. Pardessus militaire pour le « chevalier » Don Giovanni, costumes chic pour les dames nobles, tenues plus relâchées pour les autres, mais choix de la blancheur et des teintes claires pour les p'tits jeunes, les « purs » qui se tirent de ce jeu dangereux, Zerlina et Masetto.

Don Giovanni et Leporello, couple infernal

Il a beaucoup été écrit sur la relation maître-valet qui lie Dom Juan / Don Giovanni et son serviteur et les interprétations des deux personnages ont varié selon les lectures que les différentes époques ont fait des personnages. Jean-Yves Ruf choisit, encore une fois, d'éviter la simplification. Si Leporello évolue dans le registre du cocasse, proche de la *commedia dell'arte*, avec son pantalon trop court et sa tenue débraillée, alternant obséquiosité matinée d'esprit de lucre et fascination qui le conduit à singer son maître, son attitude n'en comporte pas moins des éclats de révolte et de refus. Trouillard, veule, lâche, ce n'est cependant pas sans une certaine satisfaction qu'il énumère à Donna Elvira le nombre de conquêtes – réelles, présumées ou inventées ? – qu'il prête à son maître. De son côté, Don Giovanni n'est pas mieux loti. Ses tentatives de séduction, qui le mènent à l'agression sexuelle vis-à-vis de Donna Anna, ne sont que des ratages et, chaque fois qu'il est mis en cause, c'est Leporello qu'il pousse devant lui comme bouclier protecteur, lui à qui il demande d'endosser son paletot – et son personnage – pour échapper à ses poursuivants. Le héros romantisé a du plomb dans l'aile et c'est dans une demi-fuite, sur l'escalier qui descend de l'étage « noble » que dans un sursaut, il accepte, au nom de la « liberté », de prendre la main du Commandeur qui l'entraînera aux Enfers.

Un espace scénique inédit

Jean-Yves Ruf et Julien Chauvin font le choix de ne pas mettre les musiciens dans la fosse d'orchestre mais sur la scène. Attitude éminemment significative de la place accordée à la musique dans le spectacle en la mettant sur le même plan que le jeu des interprètes chanteuses et chanteurs. Non seulement cette position de l'orchestre permet d'écouter l'œuvre autrement, comme la conjonction magique d'une composition musicale étonnante et d'une forme théâtrale qui en est indissociable, mais elle devient un élément du jeu scénique. Jean-Yves Ruf crée ainsi un double niveau en installant une passerelle qui traverse la scène de cour à jardin. Elle est, dans la première partie, l'espace privilégié de cette noblesse qui règne sur le commun des mortels. Elle est la demeure de Donna Anna où Don Giovanni essaie de la violer, dans un espace rendu fantasmagique par le rideau qui masque la scène à travers lequel la lutte entre la jeune fille et le séducteur se devine dans les ombres qui se dessinent derrière le rideau et prennent des proportions gigantesques. Elle est l'endroit où Donna Elvira s'oppose à Don Giovanni, où elle dénoncera à Donna Anna et à son fiancé la trahison du séducteur et le meurtre du Commandeur.

Arts-chipels.fr 2/2



À l'étage inférieur, au parterre, l'orchestre, réparti sur la scène, laisse des passages entre les groupes d'instruments. C'est là que Leporello se retrouve sans son maître pour monologuer, là que les personnages se recherchent et se fuient, dans le labyrinthe créé par les chemins entre les musiciens et les sorties de scène possibles. Un niveau qui symbolise l'être, peut-être, contre le paraître. L'endroit où échouent ceux qui sont descendus de leur piédestal-passerelle surélevée par l'escalier à jardin qui ramène à l'orchestre. Le niveau de la scène est le théâtre de la liesse populaire. Là encore la référence à la *commedia dell'arte* vénitienne surgit, avec son cortège de masques dont s'affublent aussi les instrumentistes. Le bal donné par Don Giovanni pour arriver à ses fins avec Zerlina devient ainsi l'espace dans lequel la musique est partie prenante et symbolise le mélange qui intervient alors entre classes sociales, que Don Giovanni, par sa volonté de faire feu de tout bois, encourage.

Une interprétation orchestrale exemplaire

Ce qui ressort de cette mise en espace, c'est aussi une autre manière d'écouter Mozart. Du côté de l'orchestre, fondé par Julien Chauvin, adepte de la révolution baroque et de l'interprétation sur instruments anciens, le Concert de la Loge, qui pratique néanmoins un large répertoire s'étendant jusqu'au début du XX^e siècle, défend une nouvelle pratique du concert, renouant avec la spontanéité et les usages de la fin du XVIII^e siècle qui mêlaient différents genres et artistes lors d'une même soirée, ou concevant des passerelles avec d'autres disciplines artistiques. Julien Chauvin, violoniste, avec la volonté de rendre aux instrumentistes une part d'autonomie et de responsabilité, dirige, comme cela a pu être l'usage avant le XIX^e siècle, depuis un pupitre central, la formation orchestrale.

L'enthousiasme est perceptible dans la dynamique avec laquelle les musiciens s'emparent de la partition. Ce qui frappe, c'est l'impression d'entendre chaque instrument pousser sa voix propre, en accord avec ce que conte l'histoire, et la précision avec laquelle *piani* et *forte* se relaient pour marquer les oppositions, dans un discours très nuancé qui ne noie pas la musique dans une masse indistincte.

Une interprétation lyrique épatante

Du côté des artistes lyriques, c'est à l'Arcal, sous la direction de Catherine Kollen, qu'on doit leur sélection. L'Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique revendique une création lyrique connectée à la société et intervient aussi bien dans les opéras, les théâtres et les scènes nationales que sur l'ensemble du territoire, en zones urbaines et rurales, dans les cafés, halles, salles des fêtes, établissements scolaires de tous niveaux ainsi que dans les ehpad, centres d'hébergement, centres sociaux et prisons.

L'Arcad a retenu de 8 jeunes interprètes (âge moyen 30 ans) parmi les 480 qu'elle a auditionnés. Ce qui frappe dans leurs prestations, c'est non seulement la vie qu'ils insufflent à leurs personnages, mais surtout l'impression d'ensemble qu'ils produisent. Tous, dans leurs registres, sont intéressants. Mais dans cet opéra où Mozart multiplie duos, trios et ensembles chantés, où les voix se mêlent à l'unisson ou se chevauchent dans une architecture musicale complexe, ils et elles chantent en symbiose, sans qu'aucun d'eux ne prenne le pas sur l'autre, ne veuille s'imposer au détriment des autres. Et même si de petites différences de puissance sont sensibles, elles se fondent dans l'extraordinaire force expressive musicale et chantée qu'impose Mozart.

L'addition de tous ces éléments crée un beau moment de spectacle qui donne à la richesse de la création d'opéra mozartienne toute son amplitude. Le public ne s'y trompe pas, en faisant une véritable ovation aux interprètes...

Forumopéra

FORUMOPERA.COM
LE MAGAZINE DU MONDE LYRIQUE

MOZART, Don Giovanni – Paris (Athénée)



24 novembre 2024

Clément Taillia



Un dissolu magnifique

Don Giovanni, avec sa statue qui marche, ses fumées infernales et sa scène finale regardant vers le fantastique, a souvent suscité des mises en scène grandioses – ce qui lui a assuré, plus que d'autres opéras de Mozart, et au prix de remaniements contestables, un certain succès dans le Paris du XIXe siècle, celui du Grand Opéra et du Boulevard du crime. Peu d'œuvres, pourtant, sont plus intimistes : une distribution limitée à huit protagonistes, expurgée de la nuée de *comprimarii* qui s'entrechoquaient quelques années plus tôt dans *Les Noces de Figaro*, des lieux indistincts, rarement désignés plus précisément que sous l'appellation de « rue » ou de « jardin », une intrigue tout entière tendue vers son dénouement, où les péripéties ne constituent que l'ornement d'une construction claire et épurée. Peter Brook, déjà, lors de la réouverture du Théâtre de l'Archevêché d'Aix-en-Provence en 1998, avait compris qu'avec une approche regardant vers le théâtre de tréteaux, on touchait au plus près de l'action et de ses personnages. Aujourd'hui, dans une production portée par la compagnie lyrique l'Arcaï, le metteur en scène **Jean-Yves Ruf** renouvelle l'expérience avec bonheur.

Par nécessité d'abord : le plateau du Théâtre de l'Athénée ne permet pas la perte de place, ni les effets les plus spectaculaires. Mais ce qui aurait pu ressembler à une contrainte devient, ici, un formidable terrain de jeu. En plaçant l'orchestre sur le plateau, Jean-Yves Ruf en fait, d'abord, un acteur à part entière de l'action. Pas seulement parce que les musiciens portent des masques ou effectuent quelques pas de danse à la fin du premier acte ; surtout en raison de l'excellente prestation du **Concert de la Loge**. Ils auraient sans doute été très bons aussi dans une fosse, mais on ne peut s'empêcher de penser que la scène les galvanise, que la proximité avec les chanteurs stimule leur énergie et leur créativité. Guidé par leur premier violon et chef d'orchestre **Julien Chauvin**, le Concert de la Loge avait déjà enregistré, pour un disque sorti chez Alpha, une ouverture de *Don Giovanni* acérée. Ici, les premières mesures imposent d'emblée une tension qui ne retombera pas un seul instant, même quand des pauses s'installent – ainsi « Dalla sua pace » et « Mi tradi », ajoutés par Mozart après la création de son œuvre à Prague et en vue de sa reprise viennoise, monologues sublimes mais presque incongrus dans cette pièce tout en dialogues et en confrontations, trouvent leur juste pulsation, entre poésie et continuum dramatique. Autour de l'orchestre, presque pas d'éléments de décors : imaginés par la scénographe **Laure Pichat**, une passerelle, quelques rideaux, un escalier creusent des espaces exiguës pour les personnages, condamnés à l'instabilité, au mouvement perpétuel. Belle vision d'une œuvre où tout se précipite, où personne ne semble rien maîtriser, où chacun s'appuie comme il peut sur les épaules d'un autre pour continuer à tenir debout.

Les chanteurs plongent corps et âmes dans ce spectacle brûlant, sans y perdre leur intégrité vocale. Timbre noir et magnétisme ombrageux, **Timothée Varon** est bien ce Don Giovanni inquiétant et insaisissable, tyrannique et velléitaire, dessiné par Da Ponte. **Adrien Fournaison**, aux couleurs vocales plus claires, fait de Leporello un compagnon de route résigné plus qu'un jumeau maléfique (l'« Air du catalogue » n'en contient pas moins sa part de cruauté gratuite), et **Abel Zamora**, qui déploie une admirable maîtrise du legato dans ses deux airs, est parfait dans la veine des Ottavio veules et penauds. Le Masetto fougueux de **Mathieu Gourlet** comme le Commandeur sonore et glacé de **Nathanaël Tavernier** complètent un plateau masculin sans fausse note. Du côté des femmes, l'Elvira rageuse de **Margaux Poguet** peut compter sur les teintes mordorées d'une voix ductile et puissante pour construire un personnage profondément émouvant, et **Michèle Bréant** compose une séduisante Zerlina, menant de son timbre clair un « Batti, batti o bel Masetto » d'une parfaite musicalité. **Marianne Croux**, enfin, vient à bout des airs de Donna Anna avec une apparente facilité, même si son impressionnant volume vocal semblait, en ce soir de première, mal canalisé pour une petite salle. Version viennoise oblige, pas de sextuor final : le rideau tombe sur la chute du héros maudit, et le public exulte. Il a raison.

Le Point

Le Point

CHRONIQUE

P À l'Athénée, « Don Giovanni » plus vrai que nature

LA CHRONIQUE D'OLIVIER BELLAMY. Le chef-d'œuvre de Mozart porté par de jeunes interprètes dans un mouchoir de poche. Un pari ? Mieux : l'enfance de l'art.

Des *Don Giovanni*, nous en avons vu de toutes les couleurs. Généralement, les metteurs en scène ont une idée de la chose et ils s'ingénient à la plaquer sur l'œuvre avec plus ou moins de talent, de culture et de chance. La chance, c'est capital au théâtre. En manquer est une faute impardonnable. Toutes les planètes sont alignées au-dessus de ce nouveau *Don Giovanni* produit par l'Arcal et créé au théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet. Le lieu est minuscule ? Qu'importe, on fera simple. Réduit au minimum, l'orchestre occupe les trois quarts de la scène. C'est beau, un orchestre, et c'est vivant, bien plus que des décors hors sujet ou d'absurdes plateaux nus.

Au centre, assis sur un tabouret, Julien Chauvin dirige l'orchestre de la Loge de son violon, *stile francese*. Une petite vingtaine de cordes, une dizaine de vents et un clavecin suffisent à donner l'esprit des notes. Le reste est question de rythme, d'engagement, d'exactitude et de poésie. Joue-t-on sur instruments anciens ? Rien ne le souligne par défaut, et on s'en fiche. L'important, c'est de vibrer. D'autant que le quatrième mur a disparu : nous sommes au cœur des choses. Dès le début, quand Leporello se plaint de son maître, on oublie tout le reste. Au-dessus des musiciens, une étroite passerelle. Derrière un rideau, des cris. Don Giovanni et Donna Anna s'affrontent en ombres chinoises. On voit sans voir. Un rêve !

L'exiguïté du lieu rend les voix plus naturelles et gomme la césure entre le récitatif et l'air. De plus, quand l'espace manque, l'ordre y sursoit. En haut, les nobles, et le peuple en bas. L'escalier permet de passer d'une classe à l'autre. À la fin de l'acte I, Don Giovanni est coincé dans la souricière du haut. Jugé par ses pairs, perdu de réputation. À la fin de l'acte II, il mourra en bas. Parmi les hommes. Limpide symétrie qui est dans l'œuvre. Est-il un héros ou un salaud ? On ne sait pas. Il agit, et chacun réagit selon sa morale et ses sentiments. On est au théâtre, pas au tribunal. Chaque personnage révèle sa part d'ombre. Rarement archétypes (le valet, la noble dame, la paysanne...) auront paru aussi complexes. Ramenés à leur nudité, ils livrent leur profondeur et leurs conflits internes. Seul Don Giovanni avance sans se poser de questions. Droit dans ses bottes.

Géométrie du désir

Dans le rôle-titre, Timothée Varon est parfait. Son chant est noble, mais sa voix est couverte. Jean-Yves Ruf se sert de ce « défaut » pour le personnage. Ainsi, Don Giovanni n'est pas un surhomme ; il est fragile. Et cette fragilité, conjuguée à sa liberté d'esprit, explique son succès auprès des femmes. Voilà pourquoi il les séduit toutes. Quand Don Juan est puissant, les femmes apparaissent comme des victimes. Quand Don Giovanni est faible, il réveille leur instinct maternel, elles ne se méfient pas. C'est ma vision, chacun la sienne. Chacun est « libre » d'engouffrer ses fantasmes dans cette géométrie du désir. Mais rien de mécanique ici. Tout est théâtral, c'est-à-dire humain.

Ainsi, Don Giovanni laisse décider Zerlina. Il recule, elle avance. Il la suit, elle le fuit. Ainsi, Nathanaël Tavernier est un fantastique Don Ottavio. Le meilleur que l'on ait vu depuis longtemps. Il est impossible que Mozart ait donné deux airs sublimes à un personnage qu'on croit sot et falot. Ce Don Ottavio est passionnant dans les récitatifs et bouleversant dans ses airs, parce que le personnage existe. Il en va de même pour Donna Elvira. Si Margaux Poguet nous arrache des frissons dans son « *Mi tradi...* », ce n'est pas parce qu'elle a bien chanté. Oui, elle chante bien, très bien même, mais son chant ne nous fait pas oublier son personnage. Et pas besoin qu'elle se roule par terre pour qu'on la comprenne. Sa passion la rend folle. Elle se croit « mariée » à Don Giovanni, car il le lui a dit. Sa folie est de l'avoir cru, mais a-t-elle le choix ?

Point de perfection

Quant à Zerlina, sa psychologie tient en quatre mots : « *Vorrei et non vorrei.* » Elle veut l'aventure et la sécurité. Elle est assez maline pour assumer cette contradiction. Moins futé, son fiancé en paiera le prix. *Don Giovanni* est non seulement un opéra sur le désir, mais aussi sur la responsabilité de ce désir. Don Giovanni est irresponsable, ce qui le rend attirant et détestable. Mais il l'est avec une sorte d'absolu, et ça l'élève au rang de mythe. Or les mythes, comme les civilisations, savent qu'ils sont mortels.

Pas de relecture pesante. Du théâtre ! Chaque personnage est caractérisé très simplement. Un bonnet de rappeur pour Leporello, un grand manteau pour Don Giovanni (c'est dans le texte). C'est tout, ça suffit. C'est moderne et éternel. Si cette production échappe aux clichés, c'est parce que Jean-Yves Ruf est revenu à la source. Il a oublié tous les fatras idéologiques, psychanalytiques ou politiques qui se sont greffés sur le chef-d'œuvre, qui l'encombrent et le polluent. Ruf met tout à nu. Chacun joue la situation, et les personnages y trouvent une vérité. Marianne Croux est formidable en petite-bourgeoise blessée. Mathieu Gourlet, en brave garçon. On rit parce que c'est drôle, même si le rire est amer. Et l'on est ému au moment où l'on s'y attend le moins. Dans la Sérénade de *Don Giovanni*. Il ne joue pas de guitare au balcon comme dans les mauvais films. On l'accompagne. Il chante assis au bord de la scène, les jambes dans le vide. Et il nous la chante à nous, la sérénade. Avec une poignante sincérité. Et l'on comprend dans notre chair pourquoi il les rend folles.

Dans le fameux Sextuor, la mise en scène de Ruf et la direction de Chauvin atteignent un point de perfection entre la musique et le théâtre. C'est ce qu'ont voulu Da Ponte et Mozart. L'œuvre converge sur ce point de rupture. Aujourd'hui, pour être original, il suffit de suivre ce qui est écrit.

Comme le faisait Mahler à Vienne, la production oublie le *finale* et s'achève sur la mort de Don Giovanni. Là, je m'interroge. Se permettrait-on de couper la morale d'une fable de La Fontaine au motif qu'elle est trop « moralisatrice » ?

Télérama Sortir

Télérama **Sortir**

Classique

Sélection critique par
Judith Chaine

Don Giovanni

Les 15 et 19 nov., 20h, le 17 nov., 16h, Théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet, 4, square de l'Opéra-Louis-Jouvet, 9^e, 01 53 05 19 19. (12-46 €).

******* Monter *Don Giovanni* aujourd'hui, est-ce encore possible? Le metteur en

scène Jean-Yves Kuri se pose la question en retrouvant, une dizaine d'années après une première production, cet opéra de Mozart.

« En m'y replongeant, je mesure à quel point notre regard collectif a changé. On ne peut plus excuser la conduite de *Don Giovanni* [...]. À partir de là, faut-il refuser de monter cet opéra? » écrit-il. Certes non. La fonction du théâtre est de mettre au jour nos complexités! Découvrons donc ce spectacle à l'Athénée, avec, en fosse, Le Concert de la Loge, dirigé par Julien Chauvin, et sur scène une jeune et brillante troupe de chanteurs.



Don Giovanni

Opéra

Wolfgang Amadeus Mozart

Un orchestre installé sur le plateau et une scénographie astucieuse donnent au chef-d'œuvre de Mozart une dynamique et une chaleur singulières.

★★★★

Tout un opéra mozartien dans la bonbonnière de l'Athénée, plutôt réservée, par son format modeste, au théâtre musical et aux œuvres chambristes ? On n'osait croire la chose possible, et pourtant le *Don Giovanni* récemment proposé par la compagnie lyrique l'Arcal aura ravi les fidèles du théâtre parisien. Clé de ce miracle : l'astucieuse scénographie de Laure Pichat rend le spectacle, en tournée nationale jusqu'en 2026, adaptable à tous les espaces, même privés de fosse d'orchestre. Elle installe en effet les instrumentistes sur le plateau, à égalité avec les chanteurs, lesquels disposent aussi d'un second niveau grâce à la passerelle surélevée qui traverse toute la scène. Cela crée une dynamique de jeu inédite, notamment pour les musiciens du Concert de la Loge, dirigés par leur chef, Julien Chauvin, depuis son violon. Là pour accompagner l'action, ils font preuve d'une verve et d'une chaleur d'autant plus sensibles qu'elles sont exposées aux regards du public.

Et devient parfois, sans poser l'archet, des acteurs à part entière.

Également au service de ce récit mené sans temps mort, un joli plateau de jeunes chanteurs, où se distinguent particulièrement le Don Giovanni ombrageux et jouisseur du baryton Timothée Varon, et la Donna Elvira chavirée par ses émotions de la soprano Margaux Pogue. Sobre et lisible, la mise en scène de Jean-Yves Ruf ne cherche pas à explorer, comme d'autres avant lui, les motivations ambiguës des victimes de Don Giovanni. Située dans un espace-temps indéterminé, où les éléments de décor sont réduits à la portion congrue et où les élégants costumes de Claudia Jenatsch n'appartiennent à aucune époque, elle mise tout sur la direction d'acteurs pour raconter la chute d'un prédateur terriblement humain. Mû par son seul désir, Don Giovanni ignore l'empathie, et refuse de se soumettre à l'ordre divin comme à l'ordre social ; l'opéra se termine juste après sa descente aux enfers, au risque de décevoir les admira-

Un Don Giovanni ombrageux (Timothée Varon) fait chavirer une Donna Elvira intense (Margaux Pogue).

teurs du chœur final moraliste, un brin artificiel, qui tenait autrefois lieu de dénouement heureux. Et que la production, soucieuse de contemporanéité, escamote sans dommage.

► Sophie Bourdais

[3h10] Du 13 au 16 déc., Massy; les 17 et 18 jan., Tourcoing; le 12 avril, Perpignan; du 24 au 26 avril, Clermont-Ferrand...

Opéra Magazine

OPÉRA

MAGAZINE

OPÉRA MAGAZINE N°209 - FÉVRIER 2025

COMPTES RENDUS À LA SCÈNE

PARIS

 Athénée Théâtre Louis-Jouvet,
19 novembre

PAR THIERRY GUYENNE

Don Giovanni

Mozart

 Timothée Varon (Don Giovanni)
Nathanaël Tavernier
(Il Commendatore)
Marianne Croux (Donna Anna)
Abel Zamora (Don Ottavio)
Margaux Poguet (Donna Elvira)
Adrien Fournaison (Leporello)

 Mathieu Gourlet (Masetto)
Michèle Bréant (Zerlina)
Julien Chauvin (dm)
Jean-Yves Ruf (ms)
Laure Pichat (d)
Claudia Jenatsch (c)
Victor Egéa (l)

La formidable réussite de ce nouveau *Don Giovanni*, proposé par l'Arcal, tient, en premier lieu, à une imbrication, particulièrement forte, entre musique et théâtre. L'orchestre, disposé en groupes séparés, occupe, en effet, tout le plateau, très agrandi pour l'occasion. Au-dessus, en fond de scène, une passerelle, pouvant se fermer d'un rideau.

Ce dispositif, simple mais très efficace, permet une circulation complexe et variée du désir, comme des personnages. D'autant que les instrumentistes sont, eux-mêmes, partie prenante de l'action, confidentes, porteurs de masques, au final de l'acte I, voire, pour certains, se mêlant aux danses...

On se retrouve ainsi, dès le premier accord de l'Ouverture, attaquée avec une énergie qui ne se démentira jamais, spectateur captivé de la musique. Julien Chauvin se démultiplie, dirigeant du violon son ensemble Le Concert de la Loge, qui n'a jamais aussi bien sonné, assurant le contact entre tous, posant soudain l'archet pour contrôler tel passage périlleux.

Jean-Yves Ruf règle un spectacle où l'on bouge beaucoup, mais sans rien d'une vaine agitation : avec si peu de moyens, quasiment aucun accessoire, mais énormément d'intelligence et d'énergie, tout le théâtre est là, dessinant personnages et situations dans leur complexité.

La distribution, française et jeune – la trentaine, en moyenne –, est valeureuse. Côté féminin, elle est dominée par Marianne Croux, incandescente Donna Anna, dont le soprano lyrique a gagné en ampleur et en rondeur. Elle tient, sans aucun problème, la tessiture élevée du rôle, notamment dans les périlleux ensembles, darde des aigus concentrés, dans « *Or sai chi l'onore* », et pare « *Non mi dir* » d'un impeccable *cantabile*, avant des coloratures supérieurement maîtrisées.

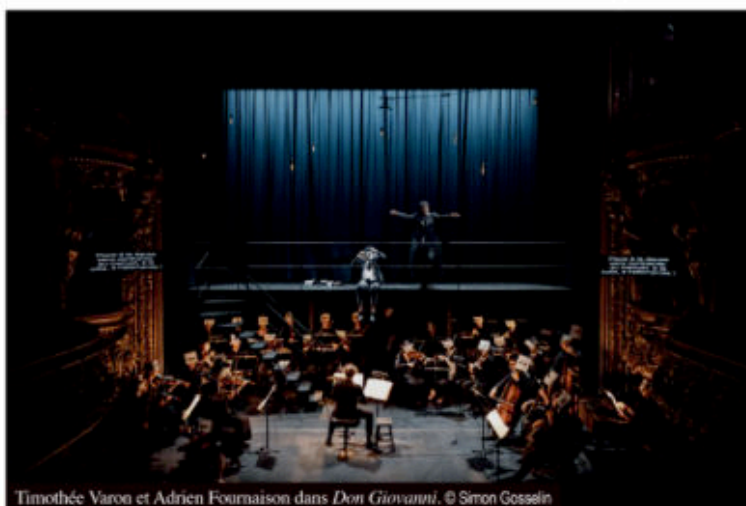
Donna Elvira plus monolithique, Margaux Poguet a du tempérament et un soprano corsé, aux vocalises énergiques, sinon toujours précises. Mais l'aigu est, trop souvent, donné en force – « *Mi tradi* » la trouve à la peine, avec maints écarts de justesse. Seule la Zerlina de Michèle Bréant ne convainc guère, voix encore un peu verte, dont le « *Vedrai, carino* » est assez inexpressif, malgré l'écrin serti par l'orchestre.

Contraste total avec le Masetto de Mathieu Gourlet, doté d'une basse dense et sonore, comme d'une présence physique forte. C'est l'ancrage corporel qui fait, au contraire, défaut à Abel Zamora, musicien sensible, malgré un italien maladroit. Son ténor délicat confère à Don Ottavio, en tout cas, une noblesse non dénuée d'énergie.

Le Commandeur de Nathanaël Tavernier impressionne par sa prestance et sa voix de bronze, en particulier dans sa réapparition en statue. Ce n'est pas le moindre exploit de Timothée Varon que de faire le poids dans leurs confrontations, de son baryton mordant, projeté avec arrogance.

Déjà fort convaincant, son Don Giovanni pourra encore progresser dans la justesse des aigus, et trouver davantage de ligne dans sa « *Sérénade* ». Excellent comédien, le baryton-basse Adrien Fournaison lui donne une réplique savoureuse, Leporello pleutre et fanfaron à souhait.

Après cette création parisienne, une tournée est en construction, pour la saison 2025-2026 ; des rendez-vous sont déjà pris, à Massy, Tourcoing et Clermont-Ferrand. Ne la manquez pas ! ■


 Timothée Varon et Adrien Fournaison dans *Don Giovanni*. © Simon Gosselin

CLASSIQUE | MUSIQUES



REPÉRÉE

La soprano enchante la scène dans *Don Giovanni*, et signe un disque à l'ambiance cabaret Belle Époque.

On l'a découverte fin 2024 à Paris, à l'Athénée (Théâtre Louis-Jouvet), dans une enthousiasmante production du **Don Giovanni** de Mozart. **Margaux Poguey** brûlait les planches en Donna Elvira chavirée par ses émotions, et son soprano charnu, légèrement ambré, nous est resté dans l'oreille. Voilà la nouvelle trentenaire qui sort un premier disque des plus originaux, **Dans notre nuit** : les *Sieben Frühe Lieder* d'Alban Berg y dialoguent avec de piquantes *songs* de Kurt Weill et des sonnets de Louise Labé mis en musique par Viktor Ullmann. Le tout dans une ambiance de cabaret Belle Époque, où la chanteuse rend justice au sens des mots autant qu'à la qualité des notes. Rien d'étonnant de la part d'une artiste qui a entamé sa formation au Conservatoire de Bourges en apprenant simultanément le chant, le théâtre et le basson, a poursuivi ses études de chant au Conservatoire de Paris tout en effectuant, à la Sorbonne, un master de recherche en philosophie, et dont l'appétit de répertoires — classique, comédie musicale, contemporain — ne semble pas avoir de limites. Ne la manquez pas dans ce fameux *Don Giovanni* qui nous la révéla et repart en tournée d'octobre à avril. > S.Bo. | *Dans notre nuit*, Mirare, **TTT**. | *Don Giovanni*, mise en scène Jean-Yves Ruf, dir. Julien Chauvin, avec le Concert de la Loge, le 11/10, Théâtre Claude-Debussy, Maisons-Alfort; du 15 au 21/10, Athénée Théâtre Louis-Jouvet, Paris 9^e, **TTT**.

Le Nouvel Obs

Le Nouvel Obs

Culture

Sortir

Le guide



Don Giovanni rajeunit

OPÉRA **Don Giovanni**, par Mozart. Théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet, Paris-9^e. Du 15 au 21 octobre.

●●●●● On l'a tellement entendu qu'on ne l'entend plus. Il aura fallu le chef et violoniste Julien Chauvin et le metteur en scène Jean-Yves Ruf, réunis par la

compagnie nationale l'Arcal, pour donner au « Don Giovanni » de Mozart un éclat, une ardeur, un brio et une fraîcheur éblouissants. Une prouesse d'autant plus remarquable que cet opéra mythique est ici monté à l'économie, sans le faste, les divas, les divos, les décors et les costumes dispendieux auxquels la scène lyrique nous a habitués.

Sur le plateau éclairé de l'Athénée, et non dans la fosse obscure, Julien Chauvin dirige de son violon, l'archet en guise de baguette, les trente-six musiciens du Concert de la Loge, qui jouent à la fois leur partition et la comédie sous une passerelle métallique, où le vieux prédateur de Séville tue, séduit, ment et brûle. La jeunesse endiablée des

instrumentistes et des solistes trentenaires (dont l'excellent Timothée Varon dans le rôle-titre, *photo, au centre*), qui se mêlent les uns aux autres, se défient et se répondent, ajoute à celle d'un *dramma giocoso* à la fois tragique et comique, qu'on a la merveilleuse impression de redécouvrir. Grâce soit rendue en particulier à Julien Chauvin, virtuose du baroque, qui a une forme olympique, un air insolent de *ragazzo* et beaucoup plus que quatre cordes à son violon. Avec lui, l'opéra est vraiment une fête. Applaudissements, bis et champagne ! **Jérôme Garcin**

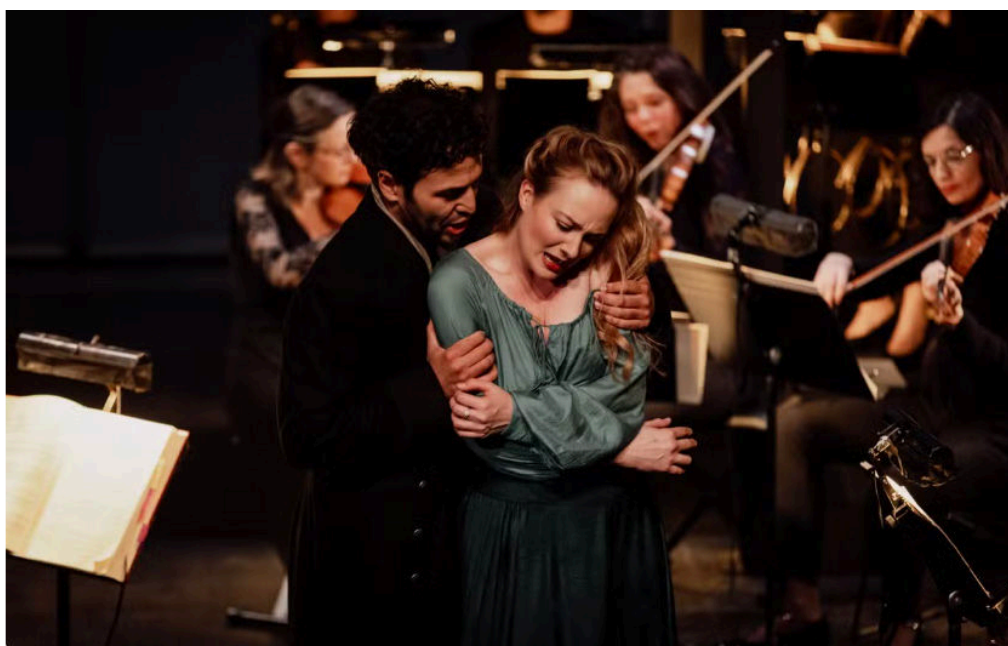
Télérama

Télérama'

Opéra : un "Don Giovanni" d'une grande vitalité, par la compagnie lyrique l'Arcal

Un orchestre installé sur le plateau et une scénographie astucieuse donnent à ce chef-d'œuvre une dynamique et une chaleur singulières. Découverte fin 2024 au Théâtre de l'Athénée Louis-Juvet, la production repart en tournée jusqu'en avril 2026.

TTT Très Bien



Don Giovanni, ombrageux (Timothée Varon), fait chavirer une Donna Elvira intense (Margaux Poguet).

Tout un opéra mozartien dans la bonbonnière de l'Athénée, plutôt réservée, par son format modeste, au théâtre musical et aux œuvres chambristes ? On n'osait croire la chose possible, et pourtant le *Don Giovanni* proposé par la compagnie lyrique l'Arcal aura ravi les fidèles du théâtre parisien. Clé de ce miracle : l'astucieuse scénographie de Laure Pichat rend le spectacle, en tournée nationale jusqu'en avril 2026, adaptable à tous les espaces, même privés de fosse d'orchestre. Elle installe en effet les instrumentistes sur le plateau, à égalité avec les chanteurs, lesquels disposent aussi d'un second niveau grâce à la passerelle surélevée qui traverse toute la scène. Cela crée une dynamique de jeu inédite, notamment pour les musiciens du Concert de la Loge, dirigés par leur chef, Julien Chauvin, depuis son violon. Là pour accompagner l'action, ils font preuve d'une verve et d'une chaleur d'autant plus sensibles qu'elles sont exposées aux regards du public. Et deviennent parfois, sans poser l'archet, des acteurs à part entière.

Également au service de ce récit mené sans temps mort, un joli plateau de jeunes chanteurs, où se distinguent particulièrement le Don Giovanni ombrageux et jouisseur du baryton Timothée Varon (en alternance avec Anas Séguin), et la Donna Elvira chavirée par ses émotions de la soprano Margaux Poguet. Sobre et lisible, la mise en scène de Jean-Yves Ruf ne cherche pas à explorer, comme d'autres avant lui, les motivations ambiguës des victimes de Don Giovanni. Située dans un espace-temps indéterminé, où les éléments de décor sont réduits à la portion congrue et où les élégants costumes de Claudia Jenatsch n'appartiennent à aucune époque, elle mise tout sur la direction d'acteurs pour raconter la chute d'un prédateur terriblement humain. Mû par son seul désir, Don Giovanni ignore l'empathie, et refuse de se soumettre à l'ordre divin comme à l'ordre social ; l'opéra se termine juste après sa descente aux enfers, au risque de décevoir les admirateurs du chœur final moraliste, un brin artificiel, qui tenait autrefois lieu de dénouement heureux. Et que la production, soucieuse de contemporanéité, escamote sans dommage.

TTT 3h10 avec entracte. Le 11 octobre au Théâtre de Maisons-Alfort, du 15 au 29 octobre au Théâtre de l'Athénée-Louis Juvet (Paris), le 21 novembre au Théâtre de Colombes, le 29 novembre au Théâtre Impérial de Compiègne, du 13 au 16 décembre à l'Opéra de Massy, les 17 et 18 janvier à l'Atelier Lyrique de Tourcoing, le 10 avril à l'Estive (Scène nationale Foix et Ariège), le 12 avril au Théâtre de l'Archipel (Pérpignan), les 25 et 26 avril à l'Opéra de Clermont-Ferrand.

Le Figaro

LE FIGARO

Musique classique et jazz : les concerts et festivals incontournables de l'automne

Par **Bruno Guernonprez**, pour Le Figaro Magazine

Don Giovanni de W.A. Mozart

Mais pour notre plus grand bonheur, est également reprise dans son lieu de création (le Théâtre de l'Athénée-Louis Jovet à Paris, puis baladée de Maisons-Alfort à Tourcoing en passant par Massy, Compiègne et Colombes), la version de poche brillamment mise en scène par Jean-Yves Ruf, dirigée musicalement par Julien Chauvin et son Concert de la Loge avec un cast étourdissant de jeunes talents tels Timothée Varon/Anas Séguin en Don Giovanni, Margaux Poguet en Donna Elvira, Marianne Croux/Chantal Santon Jeffery en Donna Anna, les merveilleux Abel Zamora en Don Ottavio, Nathanaël Tavernier pour le Commandeur, Adrien Fournaison en Leporello et la magnifique Michèle Bréant en Zerlina. L'ingénieux dispositif en mezzanine avec l'orchestre et les chœurs sur scène, au beau milieu de l'action, donne un coup de sang à l'intrigue et au fabuleux livret de Da Ponte, toujours actuel, toujours génial, pour un moment de plus plaisir opératique. Inratable !

***Don Giovanni*, de W.A. Mozart, du 15 au 21 octobre, au Théâtre l'Athénée-Louis Jovet à Paris.**

WEEK-END

LA CROIX l'Hebdo

Opéra

Pourquoi aller applaudir « Don Giovanni » à l'Athénée ?



PHOTOS: SIMON GOSSELIN

Face à l'accueil enthousiaste du public, le théâtre parisien reprend la production de l'opéra de Mozart, sous la direction de Julien Chauvin, dans une mise en scène de Jean-Yves Ruf. **Emmanuelle Giuliani**

1 UN OPÉRA À ENTENDRE ET RÉENTENDRE

Après les tourbillonnantes *Noces de Figaro* inspirées de Beaumarchais en 1786, Mozart retrouve un an plus tard son librettiste Lorenzo Da Ponte. Toujours l'amour et toujours l'Espagne, mais cette fois-ci à travers un personnage sulfureux, fascinant et détestable dans sa soif compulsive de conquêtes féminines. Le génie musical du compositeur et la verve de l'écrivain font alliance, multipliant les registres dramatiques. Jusqu'à cette scène inouïe où le séducteur est entraîné au fond des enfers. Fleuve de lave incandescente, *Don Giovanni* donne à vivre une des expériences lyriques les plus bouleversantes qui soient.

2 VIVACITÉ ET JUVÉNILITÉ

Sous la direction brillante, raffinée et profonde de Julien Chauvin, les instrumentistes du Concert de la Loge font assaut de charme et d'intensité. Installés sur le plateau et non en fosse comme il est d'usage, les musiciens participent pleinement de l'action et donnent à voir autant qu'à entendre la volubilité et la liberté de l'écriture de Mozart. Les violons jouent au chat et à la souris, les vents font assaut de traits piquants avant de réconforter de leur caresse aérienne la douleur des femmes bafouées. Confiés à de jeunes chanteurs passionnément investis dans leurs rôles, les personnages nous captivent, intemporels et terriblement présents.

3 SOBRIÉTÉ ET ÉLAN SCÉNIQUE

Ni décors impressionnants, ni débauche d'effets spéciaux ou de procédés théâtraux époustouflants : le propos du metteur en scène Jean-Yves Ruf est tout autre et transforme des moyens modestes en puissants vecteurs d'émotion. Son objectif est de servir, en toute intégrité et en toute fluidité, la richesse infinie et sans cesse ravivée de l'œuvre et, surtout, de ne jamais interrompre le flux. De l'ouverture à l'accord final, *Don Giovanni* entraîne le spectateur dans une course éperdue où les brèves et sublimes accalmies ne sont que prémices à de nouvelles tempêtes.

À VOIR

Don Giovanni, de Mozart, au Théâtre de l'Athénée à Paris, du 15 au 21 octobre, athenee-theatre.com

À noter une représentation le 11 octobre à Maisons-Alfort en collaboration avec l'Arcal, compagnie de théâtre lyrique et musical, concertdelaloge.com

Tournée en France de novembre 2025 à avril 2026, dates sur arcal-lyrique.fr

Diapason

DÍAPASON

● à voir et à entendre

N° 748 OCTOBRE 2025



15 Don Giovanni de Mozart

Le 11 octobre, Maisons-Alfort, Théâtre Claude Debussy.

Du 15 au 21 octobre, Paris, Théâtre de l'Athénée.

Le 21 novembre Colombes, L'Avant-Scène.

Le 29 novembre, Compiègne, Théâtre impérial.

Du 13 au 16 décembre, Massy, Opéra.

Déjà présenté l'an dernier à l'Athénée, le *Don Giovanni* de Mozart sobrement mais efficacement mis en scène par Jean-Yves Ruf, frère d'Eric, revient dans le théâtre parisien et en profite pour passer à Massy, à Maisons-Alfort, Colombes et Compiègne. Le Concert de la Loge dirigé du violon par Julien Chauvin est toujours en fosse (ou plutôt, sur scène, entourant les chanteurs), et le cast, tout en jeunesse, n'a pas changé. On retrouve donc le brillant séducteur Timothée Varon, le Leporello comique d'Adrien Fournaison, le délicat Ottavio d'Abel Zamora et la grandiose Elvira de Margaux Pogue. « *Guarda, che bella gioventù!* »

© SIMON GOSSELON

Concertclassic



JULIEN CHAUVIN ET LE CONCERT DE LA LOGE INTERPRÈTENT MOZART AU FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU 2025 (ET BIENTÔT EN D'AUTRES LIEUX ...) – PORTE BONHEUR – COMPTE-RENDU

Décidément, Mozart porte bonheur au Concert de la Loge. La saison passée – qui célébrait les 10 ans de la naissance de la formation de Julien Chauvin – a été marquée par un formidable *Don Giovanni* ; une production de l'ARCAL, mise en scène par Jean-Yves Ruf et servie par une équipe d'excellents jeunes chanteurs. Il avait fallu se contenter de cinq représentations à l'Athénée (coproducteur avec l'Opéra de Massy et Le Concert de la Loge) en novembre 2025, mais le spectacle – couronné par le Grand Prix du Syndicat de la Critique entre temps – est heureusement de retour pour une longue tournée. Il fera étape à Maisons-Alfort (11 oct.), Paris (Athénée, 15, 16, 18, 19 et 21 oct.) ; Colombes (21 nov.) ; Compiègne (29 nov.) ; Massy (13, 14, 15 déc.) ; Tourcoing (16, 17, 18 janv.) ; Foix (10 avr.) ; Perpignan (12 avr.) et Clermont-Ferrand (25 avr.). Si l'un de ces lieux est à votre portée – le niveau de la production justifie un bout de route si nécessaire – précipitez-vous car, à coup sûr, les places seront chèrement disputées.

Esprit, énergie et sens théâtral

La musique sacrée de Mozart réussit tout autant à Julien Chauvin et ses troupes. On en a eu la preuve lors d'une soirée du 59e Festival de La Chaise-Dieu (la première apparition du Concert de la Loge à l'abbatiale Saint-Robert) dont le plat de résistance était la *Grande Messe en ut mineur* de Mozart, placée après une première partie symphonique.(1) Comme il le fait souvent – c'est le cas d'ailleurs dans *Don Giovanni* où l'orchestre est présent sur scène – Julien Chauvin commence le concert en dirigeant du violon. Ouverture des *Noces de Figaro* : devant tant d'élan et de prestesse, on se prend à rêver qu'une production du premier des Da Ponte fasse suite à celle de *Don Giovanni* ... C'est proprement irrésistible d'esprit et de sens théâtral !

Quant au *Don Giovanni*, on se permet d'insister, ne le manquez sous aucun prétexte !

Concertclassic 1/2

DON GIOVANNI SELON JEAN-YVES RUF (PRODUCTION ARCAL) AU THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE – ENCORE MIEUX ! – COMPTE RENDU Alain Cochard



ALAIN COCHARD

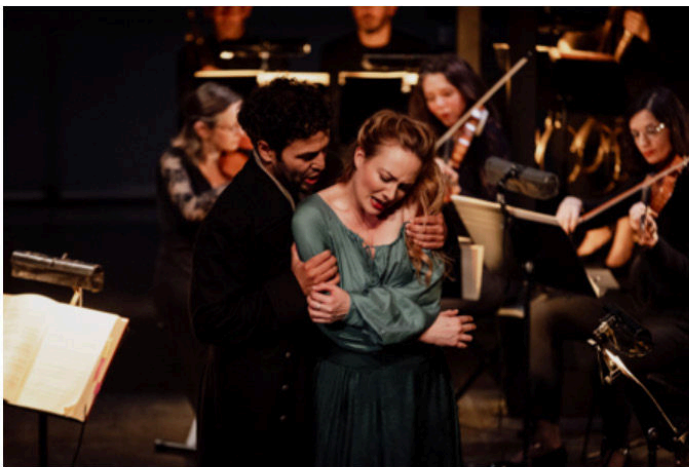
[LIRE LES ARTICLES >>](#)

TAGS DE L'ARTICLE

Timothée VARON, Adrien FOURNAISON, Margaux POGUET, Marianne CROUX, Abel ZAMORA, Mathieu GOURLET, Michèle BRÉANT, Nathanaël TAVERNIER, Félix RAMOS, Le Concert de la Loge, Julien CHAUVIN, Jean-Yves RUF

Le public avait dû se contenter de cinq représentations du *Don Giovanni* de l'Arcal en novembre 2024 à l'Athénée, série bien trop brève compte tenu de l'enthousiasme légitime qu'elle a suscité, mais qui aura suffi pour que la production de Jean-Yves Ruf se range parmi les plus belles réussites lyriques de la saison passée.

On attendait son retour dans la maison de Louis Jovet avec une immense impatience. Avec une pointe d'inquiétude aussi : de très beaux souvenirs peuvent parfois être gâchés par une reprise... N'ayez aucune crainte ; non seulement le spectacle ne perd strictement rien de son impact dramatique mais témoigne d'une maturation dont il sort accru. Et nous ne sommes qu'au début d'une longue tournée nationale qui se prolongera jusqu'en avril prochain ...



Thimotée Varon (Don Giovanni) & Margaux Pogue (Donna Elvira) © Simon Gosselin

Consubstantialité de l'instrumental et du vocal

Une passerelle-balcon en fond de scène, un escalier à jardin : la sobre scénographie de Laure Pichat, sous les belles lumières de Victor Egéa, se révèle toujours aussi efficace, avec les membres du Concert de la Loge sur le plateau et Julien Chauvin dirigeant du violon – la proximité avec les chanteurs, la consubstantialité de l'instrumental et du vocal constituent l'une des clés de la réussite du projet. Car le véritable décor de l'opéra ici, c'est bien sa géniale partition et ce *prima la musica*, cette humilité face au chef-d'œuvre manifestée par Jean-Yves Ruf ne font que mieux traduire la complexité des personnages, à commencer par le rôle-titre.

Fluidité et énergie

L'orchestre au cœur du drame donc, et quel orchestre ! La saison du 10^e anniversaire a été active pour Julien Chauvin et ses troupes. D'évidence, ils en sortent musicalement enrichis : leur sonorité a gagné en densité et, même si l'on sait comment débute le spectacle, on est plus encore que la première fois *saisi* et, littéralement, précipité dans l'ouvrage. Mozart et Da Ponte s'offrent à l'état chimiquement pur et nous tiennent en haleine au cours d'une soirée d'une fluidité et d'une énergie incroyables. D'autant plus saisissantes que – comme Gustav Mahler le pratiquait à l'Opéra de Vienne – le parti a été pris de terminer par la mort du *dissoluto* et de supprimer la scène finale.

<https://www.concertclassic.com/article/don-giovanni-selon-jean-yves-ruf-production-arc-al-au-theatre-de-lathenee-en-core-mieux-compte>

Concertclassic 2/2



De g à dr : Marianne Croux (Donna Anna), Abel Zamora (Don Ottavio), Thimotée Varon (Don Giovanni), Margaux Poguet (Donna Elvira), Michèle Bréant (Zerlina), Adrien Fournaison (Leporello) & Mathieu Gourlet (Masetto) © Simon Gosselin

Retour d'une distribution idéale

Mais rien ne serait possible sans l'éblouissante distribution réunie par Julien Chauvin. On ne change pas une équipe qui gagne : tous les artistes présents l'an dernier (choisis parmi 480 candidats !) sont de retour (1). Un an a passé, chacune de ces jeunes voix a mûri et investit aujourd'hui son rôle de façon plus convaincante encore. « Manipulateur tout autant que manipulé » : Thimotée Varon habite idéalement le Don Giovanni voulu par Jean-Yves Ruf, le baryton montrant autant d'autorité vocale que scénique. Adrien Fournaison offre un Leporello toujours aussi parfait – et irrésistible de poltronerie ! Le feu, l'intelligence et la sensibilité de Margaux Poguet composent une Elvira d'anthologie, tandis que Marianne Croux, déjà remarquable l'an passé, nous semble parvenir à plus de justesse psychologique encore en Donna Anna. À rebours des Don Ottavio falots, Abel Zamora, dont la voix a gagné en richesse, signe une incarnation toute de noblesse et d'humanité. L'instrument de Michèle Bréant a évolué aussi, pour offrir une Zerlina d'une fraîcheur délicieuse face à l'impeccable Masetto de Mathieu Gourlet. Les interventions de Nathanaël Tavernier en Commandeur ne sont pas nombreuses, mais toutes admirables – et suffisantes pour montrer qu'il se range parmi les très grandes basses de sa génération.

On s'en voudrait de terminer sans mentionner Félix Ramos, chef de chant de la production qui, sur un pianoforte carré, prend soin de l'accompagnement des récitatifs avec autant d'intelligence théâtrale que d'esprit.

Pas une minute un minute : à en en juger par l'enthousiasme du public de la première, la suite de la série à l'Athénée promet d'être prise d'assaut. Heureux ceux qui ont encore à découvrir ce *Don Giovanni* ... Quant à Julien Chauvin et au Concert de la Loge, notez qu'on pourra les retrouver chez Mozart, mais dans la *Messe en ut mineur* cette fois, à Paris (TCE) le 7 novembre et à Toulouse (Halle aux grains) dès le lendemain.

(1) Notez que les rôles de Don Giovanni et Donna Anna seront exceptionnellement tenus par Anas Séguin et Chantal Santon-Jeffery lors de la représentation du 21 octobre.

Alain Cochard

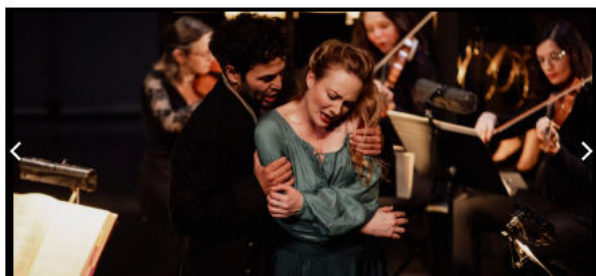


Mozart : *Don Giovanni* – Paris, Athénée Théâtre Louis-Jouvet, 15 octobre ; prochaines représentations les 16, 18, 19 et 21 octobre 2025 // www.athenee-theatre.com/saison/spectacle/don-giovanni.htm
 Puis en tournée jusqu'à avril 2026 : <https://www.arcal-lyrique.fr/les-spectacles/les-spectacles-en-tournee/>

Forumopéra

FORUMOPERA.COM
LE MAGAZINE DU MONDE LYRIQUE

MOZART, Don Giovanni – Paris (Athénée)

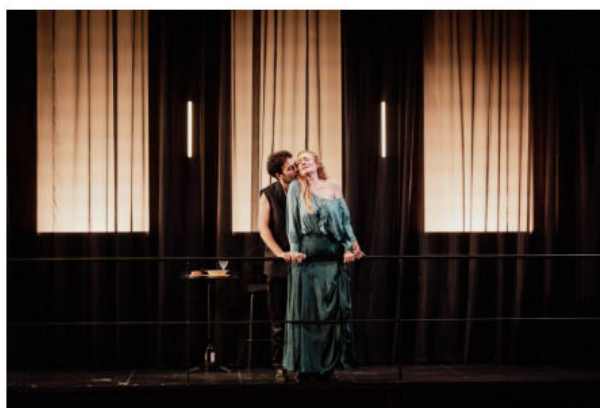


18 octobre 2025

Christian Peter

Superbe et captivant

Ce mercredi 15 octobre, le théâtre de l'Athénée reprenait pour une nouvelle série de représentations, la production de *Don Giovanni* proposée par la compagnie lyrique de l'Arcal et réalisée par **Jean-Yves Ruff**, qui avait triomphé la saison dernière. Ce qui frappe au premier abord, c'est l'ingéniosité du metteur en scène pour tirer le meilleur parti du cadre restreint qui est mis à sa disposition. En l'absence de fosse, l'orchestre est placé sur le plateau et participe à l'action en symbiose avec les personnages qui évoluent parmi les musiciens. Lors du bal qui clôt le premier acte par exemple, certains instrumentistes portent des masques identiques à ceux des chanteurs. Au-dessus, une passerelle transversale à laquelle on accède par un escalier étroit permet aux protagonistes d'évoluer sur deux niveaux dans une sorte de mouvement perpétuel qui anime le plateau durant tout le spectacle. Des lampes descendant des cintres, quelques rideaux de tulle qui délimitent l'espace, viennent compléter ces décors succincts mais somme toute suffisants pour laisser libre cours à l'imagination du spectateur. Les costumes intemporels signée **Claudia Jenatsch** renvoient à un passé indéterminé. Donna Anna est vêtue d'une longue jupe rouge et d'un haut clair, Elvira d'une robe bleu ciel, Zerlina est comme il se doit tout en blanc, Masetto arbore une chemise blanche et un pantalon beige. Les autres hommes portent des vêtements, vestes ou manteau long, de couleurs sombres.



Don Giovanni (Athénée) © Simon Gosselin

La distribution est rigoureusement la même que celle de l'an passé, une équipe de jeunes chanteurs à l'enthousiasme communicatif qui ont manifestement peaufiné leur interprétation tant scénique que vocale. Doté d'un physique avenant, **Timothée Varon** capte d'emblée l'attention, tant par l'aisance de sa gestuelle que par son timbre chaleureux et profond. Il campe un Don Giovanni dominateur qui séduit autant qu'il impressionne. Son air « du champagne » chanté à vive allure et d'une voix claironnante, enthousiasme le public tout comme sa sérénade dont la reprise en demi-teinte témoigne d'un goût exquis. A ses côtés, **Adrien Fournaison** ne démerite pas. Son Leporello velléitaire et soumis ne manque pas d'atouts. Tout aussi à l'aise sur le plateau que son maître, sa voix de stentor et sa technique accomplie font mouche notamment dans son air du catalogue, magistralement chanté. Les deux autres clés de fa sont à la hauteur de leurs partenaires, **Mathieu Gourlet** est un Masetto robuste aux graves profonds et sonores, quant à **Nathanaël Tavernier** son timbre de bronze convient idéalement à son personnage de revenant. Enfin **Abel Zamora** (Ottavio) possède une voix claire et un souffle qui paraît inépuisable. L'élégance de son style et la subtilité de son legato font merveille dans ses deux airs, notamment « Il mio tesoro », largement ovationné par le public. Côté féminin, nous sommes également à la fête, **Michèle Bréant** est une exquise Zerlina à la voix cristalline et à la ligne de chant subtilement nuancée. Son « Batti, batti, o bel Masetto » est un moment de grâce. La Donna Elvira de **Margaux Pogue** est véhémente à souhait au premier acte face à Don Giovanni. Dotée d'une voix large au timbre cuivré, ses aigus percutants ne sont pas exempts de légères stridences qui siéent à son personnage de femme trahie. Au deuxième acte elle interprète un « Mi tradi' » bouleversant orné de vocalises parfaitement maîtrisées. **Marianne Croux** campe une Donna Anna aux affects contrastés, « Or sai chi l'onore » a toute l'autorité requise tandis que son « Non mi dir » empreint de douceur et de nostalgie dans sa partie lente s'achève sur un feu d'artifice de coloratures d'une belle précision. Quatre choristes de talent viennent compléter cette distribution sans faille.

Julien Chauvin qui dirige depuis son violon adopte des tempos effrénés, entraînant son orchestre dans une sorte de course à l'abîme jusqu'à la chute finale du héros, avec seulement quelques pauses où la musique paraît suspendue comme « Dalla sua pace » ou le début de « Non mi dir ». On aura admiré au passage le souci du détail et la précision qui caractérisent cette direction ainsi que les splendides sonorités cuivrées du Concert de la Loge.

Classique c'est cool !

CLASSIQUE
c'est cool !
PAR HUGUES RAMEAU-CRAYS
MUSIC & OPERA



Encore plus de victimes de Don Giovanni à l'Athénée !

A l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, un Don Giovanni multi-récompensé est à nouveau à l'affiche. Alors que certains pourront succomber aux nombreux charmes de la production, le séducteur doit-il faire d'autres victimes ? Réponse...

En décernant le Grand Prix 2024 du meilleur spectacle musical de l'année à *Don Giovanni* de Mozart, produit par l'Arcal (la compagnie nationale de théâtre lyrique et musical), les membres du Syndicat de la Critique ne se sont pas trompés. Créé à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, le spectacle a déjà connu un franc succès dans toutes les salles où il a été programmé. Fidèle au grand séducteur, la magnifique salle parisienne, un écrin pour les voix, accueillie de nouveau **Julien Chauvin**, *Le Concert de la Loge* et la troupe de jeunes chanteurs pour une série de représentations avant d'autres dates à Compiègne, Massy, Tourcoing, Perpignan... Le 15 octobre 2025, à l'occasion de la reprise, le catalogue des mille et tre conquêtes s'est ouvert une nouvelle fois pour y ajouter encore quelques noms !

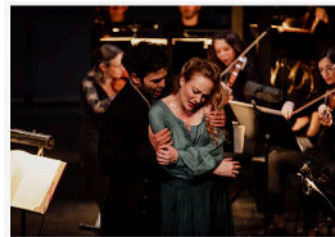
Julien Chauvin interrompt les conversations en rugissant



Comment ne pas être conquis par un spectacle qui va droit au but ? En s'appuyant sur une distribution de jeunes chanteurs et excellents comédiens, le metteur en scène **Jean-Yves Ruf** ne cherche pas à déconstruire le mythe mais l'aborde avec franchise sans oublier de jeter un regard contemporain. Le vil séducteur n'est pas un héros mais plutôt un fanfaron, souvent cruel, qui cherche avant tout à se sortir de mauvaises situations. Avec son valet gaignard Leporello, ils se fauillent entre les

musiciens présents sur le plateau et virevoltent sur la scène, pourchassés par les personnages plus statiques. Le décor, très simple, est un dispositif ingénieux qui permet de réunir tous les membres de l'orchestre et les chanteurs qui évoluent sur deux niveaux reliés par un escalier où se déroulera la scène finale. Les dimensions de la salle permettent de lire les expressions des visages et d'apprécier d'autant plus le travail des comédiens. La détresse de Donna Anna et la rage de Donna Elvira se vivent intensément comme les singeries et les grimaces de Leporello, pendant comique aux drames. **Jean-Yves Ruf** n'oublie pas les moments de poésie en construisant une belle chorégraphie qui rapproche Masetto de Zerlina ou Don Giovanni du Commandeur. La dimension théâtrale est également apportée par **Julien Chauvin** qui tient une double casquette de premier violon et de chef du *Concert de la Loge*, en grande forme. Sa direction mordante est à la fois surprenante et excitante lorsque l'on aime être secoué par les attaques des orchestres baroques. L'ouverture rugissante a mis fin brutalement aux papotages des spectateurs tous surpris avec une urgence qui ne les lâchera plus jusqu'à la fin du spectacle.

Et dans ce bouquet de louanges, l'éclosion de Margaux Poguet



À tout seigneur... **Timothée Varon** est un Don Giovanni de grande classe et même si ce soir de reprise il s'aventure, non sans péril, dans une sérénade un peu trop alléguée, son timbre charmeur et sa technique bien assurée servent la prestation de séducteur inquiet. Sur un rythme soutenu, "Fin ch'han dal vino" est une belle invitation à boire avec le démon ! A ses côtés, **Adrien Fournaison** est un Leporello baryton truculent qui met à

profit sa gestuelle dégingandée. Avec un léger manque d'assise dans le grave, la voix reste homogène mais l'on se demande pourquoi le rôle n'a pas été plutôt confié à **Mathieu Gourlet**. La basse possède une belle assurance en Masetto qu'il rend gentiment benêt et terriblement attachant face à sa petite chérie. Avec ce timbre gracile, **Michèle Bréant** que l'on imagine facilement en petit Yniold, apporte une dimension particulière au rôle de Zerlina, moins naïve et « tentée par le diable » qu'à l'accoutumée. Inquiets pour elle, les spectateurs n'en tombent pas moins sous le charme dans ses airs qu'elle défend avec conviction. Sans oublier **Nathanaël Tavernier**, solide Commandeur, le trio des empêcheurs de tourner en rond assurent leurs parties solistes avec brio. Pour avoir déjà entendu et apprécié **Abel Zamora** dans les arias de Don Ottavio avec un accompagnement au piano, sa technique semble perfectible dès lors qu'il est obligé de pousser la voix au-dessus de l'orchestre. Néanmoins, même avec moins d'impact, les pianissimos du ténor sont toujours aussi séduisants. Dans le rôle de Donna Anna, **Marianne Croux** traduit avec justesse les tourments de la compagne abusée notamment dans les airs véhéments avec des aigus dardés puissants et quelques jolies ornements. Il n'est pas rare de distribuer le rôle à des sopranos au timbre plus pulpeux. Il n'empêche que dans l'iconique aria « Non mi dir », rarement on aura entendu la phrase « *Abbastanza per te mi parla amore* » déclamée avec une telle maîtrise. Grâce à la mise en scène de Jean-Yves Ruf, Donna Elvira n'est plus une harpie mais bien une femme blessée et toujours amoureuse de son bourreau. La grande révélation du spectacle, **Margaux Poguet** irradie dans le rôle avec un style mozartien des plus accomplis et une palette de couleurs idéale. Admirablement mené, incarné et divinement chanté l'air « Mi tradi quell'alma ingrata » est le plus beau moment d'une soirée pourtant riche en belles interprétations. Avec cette reprise d'un spectacle marquant, l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet offre une belle opportunité de célébrer à nouveau la belle jeunesse. Il serait dommage de ne pas la saisir !

HUGUES RAMEAU-CRAYS

Cult News. 1/2

cult.
news

15.10.2025 → 21.10.2025

Un irrésistible « Don Giovanni » de retour à l'Athénée !

par Helene Adam
16.10.2025

Il y a juste un an, le *Don Giovanni* de Mozart mis en scène par Jean-Yves Ruf et interprété par un groupe de chanteurs jeunes et dynamiques, accompagnés par Julien Chauvin et son Concert de la Loge, avait fait l'unanimité des critiques en sa faveur. Le voilà de retour à l'Athénée pour quelques représentations à ne pas manquer !

« L'opéra des opéras » en majesté avec Julien Chauvin

La production de la compagnie ARCAL de théâtre lyrique et musical revient pour une série de représentations du *Don Giovanni* de Mozart à l'Athénée Louis Juvet pour notre plus grand bonheur.

Cette interprétation très réussie de l'un des plus grands opéras de Mozart, ce *dramma giocoso* magnifique, nous avait enthousiasmés en 2024, et c'est avec un immense plaisir que nous sommes retournés voir cette belle réalisation.

Et rien ne vient ternir notre souvenir enthousiaste, bien au contraire. L'immense succès de cette première d'une reprise très attendue, prouve que la « recette » de ce *Don Giovanni* unanimement salué, fonctionne toujours très bien : un chef d'orchestre, également violoniste, Julien Chauvin, à la tête de sa propre formation (le concert de la Loge) sur instruments d'époque ; un metteur en scène, Jean-Yves Ruf, qui se passe d'accessoires et de décors, mais rend vivant ce drame d'un jour où Don Giovanni va tout perdre ; ces acteurs chantants (ou l'inverse) très jeunes et surdoués dans l'incarnation de leurs personnages, tout dans la réalisation suggère une entente de l'art et de l'intelligence au service du plus beau des Mozart.

Nous rendrons d'abord hommage à nouveau à Julien Chauvin qui réussit tout ce qu'il entreprend et a singulièrement rajeuni les interprétations de Mozart avec ce *Don Giovanni* qui plait autant aux mélomanes avertis, voire aux « anciens » qui l'ont déjà vu et entendu dans de nombreux atours très différents, qu'aux très jeunes, nombreux hier soit à l'Athénée et qui le découvraient pour la première fois.

Cette communion de générations très éloignées les unes des autres est assez rare pour être noté et l'enthousiasme communicatif de notre violoniste-chef d'orchestre y est pour beaucoup.

L'authenticité des instruments et la modernité du jeu composent un alliage explosif qui rend vraiment justice à l'audace de Mozart. Car, son génie a été si précoce qu'on oublie parfois qu'il n'avait que 31 ans quand il composa « l'opéra des opéras » pour reprendre la qualification admirative de Wagner. Et l'ensemble des romantiques germanophones s'en inspira comme, par la suite, Wagner, Strauss ou Mahler.

De beaux choix musicaux

L'orchestre respecte dans sa composition, les formations de l'époque, cordes à boyaux, cors anciens en particulier. Tout en rendant la superbe sonorité qu'on leur connaît, le concert de la Loge respecte la place des voix dans l'opéra, et comme les chanteurs se glissent littéralement entre les instrumentistes, qui participent d'ailleurs à la mise en scène prise comme un ensemble, on jouit d'une harmonisation optimale des sons.

Julien Chauvin donne élan et dynamique aux chanteurs comme aux instrumentistes et réussit le tour de force de participer directement au violon à plusieurs reprises. L'on sent une très grande complicité entre l'ensemble des protagonistes, très proches les uns des autres, et l'on s'amuse quand d'un grand geste, l'interprète du rôle principal se met soudain à donner le signal d'un crescendo aux instrumentistes au milieu desquels il évolue.

Et l'on apprécie à nouveau ce choix d'un continuo assuré par le Pianoforte (de Felix Ramos) soulignant l'importance des récitatifs tout comme la sérénade de Don Giovanni accompagné par une vraie mandoline, avec Flavien Soyer qui vient s'installer sur un tabouret tout près du chef et du chanteur. Un délicat pincement de cordes des violoncelles rythme le chant en *pizzicati*. Les chœurs, dans le cadre de cette « miniature » qui a tout d'une immense représentation, sont composés de six chanteurs qui jouent les divers rôles des « ensembles » notamment durant les fêtes de fiançailles de Masetto et Zerlina avec un délicieux « Giovinetta che fate all'amore » qui entourent l'arrivée fraîche et joyeuse des deux amoureux, vêtus de blanc ou du « presto, presto » qui conclue l'acte 1 avec le trio des masques. Et la distribution de masques blancs à l'ensemble des protagonistes est du plus bel effet. Enfin les représentations s'achèvent sur la mort de Don Giovanni, sans le quintette « Ah ! dov'è il perfido? », gardant intacte la violence de la fin tragique selon la version dite de Vienne.

La simplicité au service de la qualité

On a beaucoup parlé de la mise en scène brillante que l'on doit à Jean-Yves Ruf, dans notre article précédent. Sans revenir dans les détails de son efficacité, on ne peut que saluer le fait qu'elle soit toujours aussi séduisante, ne reposant pas sur des effets extérieurs à l'action (qu'on se lasse parfois de revoir trop souvent), mais sur l'interaction des chanteurs entre eux et l'espace, scène avec l'orchestre, escalier entre les deux niveaux, et passerelle (pouvant être masquée par un rideau) au-dessus. À cette scénographie que l'on doit à Laure Pichat, s'ajoutent des costumes très bien pensés par Claudia Jenatsch. Don Giovanni et Leporello portent des costumes sombres similaires, les signes des identités différentes liées à leurs positions sociales, tiennent dans les détails comme le bonnet de Leporello (que Don Giovanni lui emprunte quand il veut qu'il prenne sa place et réciproquement), mais surtout aux



Cult News. 2/2

cult.
news

pantalons trop courts de Leporello que le spectateur attentif ne perdra pas de vue durant les échanges de personnalité. On l'a dit, les jeunes fiancés sont purs et en tenue de couleur très claire alors que les deux femmes, Donna Anna et Donna Elvira arborent des jupes et corsages de couleurs vives.

Les lumières de Victor Egéa complètent la mise en scène de Ruff, en donnant sa part de mystère à la partie plus noire de l'œuvre notamment cette apparition-choc du commandeur à deux reprises, marquées tout à la fois par la solennité et la gravité du chant et par l'orchestration fabuleuse et inoubliable que Mozart a alors composée pour rendre compte du drame.

La belle équipe

Et bien sûr les chanteurs sont jeunes, vocalement irréprochables et scéniquement exceptionnels.

Pour cette Première de la reprise, les mêmes avaient repris leurs rôles respectifs déjà assurés l'an dernier. On ne pourra donc que répéter nos éloges, en soulignant que chacun a pu murir encore son rôle et donner une prestation encore plus fluide, avec une aisance sur scène absolument parfaite.

Le Don Giovanni fanfaron et séducteur de Timothée Varon (en alternance avec Anas Séguin) forme, avec le Leporello veule et froussard d'Adrien Fournaison, un couple à la drôlerie irrésistible, qui conduit le bal en quelque sorte dans un tourbillon frénétique sans temps mort. C'est très bien chanté, leurs timbres se différencient parfaitement tout en se mêlant harmonieusement, leurs styles se ressemblent et ils se retrouvent totalement dans la lecture un rien insolente et insouciant –juste avant le drame– du récit de cette folle journée des aventures d'un séducteur et de son fidèle valet. Et la confrontation finale avec l'impressionnant Commandeur à la voix d'airain de Nathanaël Tavernier, saisit toute la salle d'effroi. La voix de Timothée Varon enfle dans un superbe crescendo avant d'expirer, enfin vaincu.

C'est également à nouveau Margaux Poguet qui nous offre un portrait de Donna Elvira splendide où la volonté de vengeance contre Don Giovanni le dispute clairement aux contradictions dans lesquelles la plongent ses sentiments. Les aigus, les vocalises, les trilles, tout est techniquement irréprochable et mis au service d'une incarnation expressive impressionnante. La Donna Anna de Marianne Croux est du même niveau de perfection, davantage sollicitée par Mozart dans les acrobaties belcantistes dont elle se tire à merveille, elle est éblouissante dans sa quête de la vérité et ses duos avec le bel Ottavio, bien chantant, d'Abel Zamora sont touchants de sincérité.

Enfin, comme l'an dernier, le duo formé par la Zerlina de Michèle Bréant et le Masetto de Mathieu Gourlet complète l'ensemble avec bonheur.

Le chœur composé des chanteurs Inés Lorans, Juliette Gauthier ((en alternance avec Naomi Couquet), Ulysse Timoteo et Samuel Guibal, occupe toute sa place scéniquement comme vocalement.

Non seulement, il est fortement recommandé d'aller voir ou revoir ce *Don Giovanni*, mais l'on se dit parfois que dans la morosité ambiante, un tel spectacle fait tellement du bien qu'il devrait être remboursé par la sécurité sociale !



Don Giovanni de Wolfgang
Amadeus Mozart • Livret
Lorenzo Da Ponte • Direction
musicale Julien Chauvin • Mise
en scène Jean-Yves Ruf –
Séance du 15 octobre 2025.
Réservations [ici](#)

Visuels : Photos du spectacle,
©Simon Gosselin/Photos des
saluts : ©Hélène Adam



Timothée Varon (Don Giovanni) et Margaux Poguet (Elvira), dans « Don Giovanni », à l'Athénée, à Paris, en novembre 2024. SHON GOSSELIN

A Paris, « Don Giovanni » de Mozart séduit à l'Athénée

Le « dramma giocoso » est porté par une mise en scène sensible à la dualité de l'œuvre et par une interprétation de premier plan

OPÉRA

Trop de notes... » On connaît le reproche adressé en candide par l'empereur autrichien Joseph II à Mozart, en 1782, après la découverte de l'opéra *L'Enlèvement au sérail*. Six ans plus tard, le monarque aurait pu formuler un regret du même ordre après la création viennoise de *Don Giovanni*. « Pas assez de silences... »

La production de l'Arcal présentée à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, à Paris, jusqu'au mardi 21 octobre, tend à exacerber cette propension de l'œuvre à enchaîner

les expressions sans laisser de répit aux spectateurs. Toutefois, s'il adopte des tempos souvent élevés, le directeur musical Julien Chauvin ne rabote pas les pauses. Il va même jusqu'à les sculpter, dès l'ouverture, avec un joli sens du geste, qui préfigure la projection dramatique de la suite.

Les cordes suspendent leur appel à l'action mais les cuivres prolongent chaque *tutti* orchestral comme une traînée de poudre. Il ne nous reste plus qu'à suivre pendant trois heures (entracte compris) les tours et détours d'un spectacle explosif dont Julien Chauvin constitue le grand artificier. La tâche est aisée puisque l'orchestre est dispersé sur le plateau et que son chef est assis en son centre, face à deux partitions. L'une correspond à la partie de premier violon qu'il assure, l'autre au conducteur orchestral dont il ne se servira qu'en fin d'actes pour diriger à la main des passages qui mobilisent quasi tous les solistes.

Double étagement des esprits
Cette dualité du maître d'œuvre constitue l'essence de *Don Giovanni*, qu'il s'agisse du personnage central ou des protagonistes. Pour essayer de sauver les apparences, le séducteur invétéré se livre en permanence à un double jeu. Avec ses conquêtes passées (Donna Elvira, son épouse), présentes (Donna Anna, dont il tue le père, le Commandeur, après avoir tenté d'abuser d'elle) et futures (Zerlina, la paysanne qui, à peine mariée à Masetto, viendra étoffer sa moisson de jeunes cœurs).

Celles-ci oscillent également, à leur corps défendant, entre deux pôles antagonistes : le désir de vengeance ou l'inclination à la pitié. Quant à Leporello, le valet qui n'en peut plus des frasques de Don Giovanni, il rêve, à voix haute, d'entrée, de devenir à son tour « un grand seigneur » et de ne plus être « au service » d'un homme qu'il ne pas parvient pas à cerner entre deux « oh ! ». L'un pour manifester son admiration, l'autre pour traduire sa frayeur.

Avec des graves ensorcelants et des aigus malicieux, Timothée Varon a tout d'un Don Giovanni à l'italienne

habillement de deux niveaux. Érigée à mi-hauteur, en fond de plateau, une passerelle métallique accueille la plupart des débats, tandis que l'espace dévolu à l'orchestre tient également lieu de théâtre. Un tabouret disposé à proximité du chef sera occupé à tour de rôle par les personnages au moment où l'intrigue les mettra, littéralement, au premier plan. Il en va ainsi de Leporello, qui, pendant l'exécution de l'ouverture, consigne dans un grand livre (le « catalogue ») le détail (nom, âge, lieu, qualité) des victimes de Don Giovanni. C'est aussi là que, plus tard, Ottavio, le fiancé très seul de Donna Anna, viendra se confier et trouver du réconfort auprès des musiciens.

Ideal pour signifier le caractère transitoire de certaines expressions, un grand escalier permet, côté jardin, de varier l'approche des duos. Compléments parfaits de la scénographie à multiples usages de Laure Pichat, les lumières diffusées de Victor Egéa et les costumes vaguement contemporains de Claudia Jenatsch contribuent à la réussite du travail de Jean-Yves Ruf. Ce dernier n'a pas oublié que *Don Giovanni* (deuxième des trois opéras réalisés par Mozart avec le librettiste Lorenzo Da Ponte) passe constamment de la farce à la tragédie.

À l'instar de leur chef, qui de l'archet ou de la main maîtrise remarquablement les énergies contrastées du célèbre *dramma giocoso*, les membres du Concert de la Loge s'illustrent de bout en bout dans la polyvalence. Instru-

après l'entracte, les pilotés de la passerelle avec des roses blanches annonciatrices du cimetière qui attend Don Giovanni et la statue du Commandeur.

Synthèse des versions de Prague (1787) et de Vienne (1788), la partition défendue par Julien Chauvin élimine le *lieto fine* (sorte de fin heureuse célébrée après la mort du héros maléfique) mais restitue la mandoline pour la sérénade et confie les récitatifs à un piano-forte au lieu du traditionnel clavecin. Entorse à la règle des instruments d'époque appliquée par le Concert de la Loge, le piano carré (un Broadwood and Sons) mis à disposition de Félix Ramos date de 1815. On ne saurait déplorer cette liberté prise avec l'histoire tant les réalisations, improvisées avec finesse, ajoutent à la vérité dramatique du spectacle.

Chanteurs époustouffants

D'une homogénéité exceptionnelle, la distribution réunit des chanteurs époustouffants, sur le plan vocal et théâtral, en dépit de leur jeune âge. Avec des graves ensorcelants et des aigus luisants de malice, Timothée Varon a tout d'un Don Giovanni à l'italienne, jusque dans la façon de manger des spaghettis. Adrien Fournaison (Leporello) lui tient la dragée haute sur tous les plans. Quel artiste ! Beaucoup plus intéressant que d'ordinaire, grâce à la nuance et à la vaillance d'Abel Zamora, le personnage de Don Ottavio, parvient à exister en dépit des prestations étourdissantes des deux *donne*, la tempêteuse Anna de Marianne Croux et l'hyppersensuelle Elvira de Margaux Poguet.

Bien que moins souvent sollicités, la Zerlina psychologue de Michèle Bréant, le Masetto, viril mais pas monolithique, de Mathieu Gourlet et le grandissime Commandeur de Nathanaël Tavernier inspirent, comme leurs partenaires, de nombreux bravos à un public qui, entre les airs, aurait sans doute voulu davantage de silence pour exulter. ■

PIERRE GERVAISONI

Bachtrack



| Don Giovanni

Succès de la saison précédente, *Don Giovanni* revient à l'Athénée. Avec les jeunes talents repérés par l'ARCAL et les musiciens du Concert de la Loge dirigés du violon par Julien Chauvin, le metteur en scène Jean-Yves Ruf offre une nouvelle lecture de l'incontournable opéra de Mozart. Sur scène, les musiciens se mêlent aux solistes dans une proximité singulière et une énergie folle, portés par la richesse inépuisable de cet opéra d'amour et de mort aux cent niveaux de lecture.

Ce spectacle a été récompensé par le Grand Prix de la critique (meilleur spectacle musical de l'année 2024) lors du 62e Palmarès des Prix de la Critique Théâtre, Musique et Danse de la Saison 2024-2025.

Production ARCAL.

Coproduction Athénée Théâtre Louis-Jouvet ; Opéra de Massy ; Le Concert de la Loge. Soutiens le ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles Île-de-France; Région Île-de-France ; Ville de Paris ; SPEDIDAM.

Résidence Centre des bords de Marne – Le Perreux sur Marne ; Les Théâtres de Maisons-Alfort.

VIVANTMAG

VIVANTMAG

Don Giovanni

Un spectacle produit par l'ARCAL et le Concert de la Loge (75), vu au Théâtre de l'Athénée le 21 octobre 2025.

30 octobre 2025

Méromane, je n'ai pas les moyens d'aller à l'opéra. Quand une salle de spectacles a l'heureuse idée d'en programmer un, je me précipite. C'est ce que j'ai fait pour « Don Giovanni », à l'Athénée. Un régal de prouesses et de simplicité.

« Don Giovanni », je l'écoute en boucle sur mon vieux CD, depuis des années. Ne parlant pas l'italien, ce qui ne m'était pas bien familier, c'était le livret de Da Ponte. Quelle claque ! Toute la condition féminine y est écrite à qui veut bien l'entendre. Première prouesse, Jean-Yves Ruf l'a fait ! Entendre l'histoire de ces trois femmes – Donna Anna, Donna Elvira et Zerlina- pour la faire résonner avec les combats féministes actuels. Or, ces trois-là ne sont qu'un précipité des 1800 femmes du catalogue des conquêtes de Don Giovanni. Ce « serial lover » a pour lui pouvoir et argent : bref, les deux ingrédients essentiels à la manipulation et à l'abus. Les femmes en sont les principales victimes, mais pas que. Son valet Leporello en est théâtralement le témoin : pour se débarrasser de Donna Elvira, Jean-Yves Ruf a demandé à Anas Séguin, le superbe Don Giovanni, de manipuler Adrien Fournaison, alias Leporello, aussi naïf que corrompu, comme s'il s'agissait d'un pantin.

Deuxième prouesse, faire tenir les 35 musiciens du Concert de la loge et les 12 chanteurs sur le petit plateau de l'Athénée. La scénographe Laure Pichat a conçu un dispositif d'une simplicité enfantine. Plutôt que de cacher l'ensemble musical dans la fosse, elle a mis tout le monde sur scène, au même titre que les chanteurs. Elle a dédoublé l'espace grâce une passerelle ; laquelle fait tout aussi bien office de coupe gorge que de chambre à violer, ou d'intérieur de maison. Si les chanteurs y évoluent beaucoup, ils jouent aussi au milieu et avec l'orchestre ; lequel n'est pas en reste. Durant la fête que donne Don Giovanni pour mieux séduire de toutes jeunes femmes de condition inférieure, les musiciens revêtent des masques de papier et dansent avec tous les convives. Les costumes contemporains, modestes, se prêtent parfaitement à ce mélange. Cette abolition des hiérarchies, dans ce bel écrin à l'italienne superbement éclairé, opère comme un miracle d'intimité.

Troisième prouesse, le jeu musical, vocal et théâtral. Il est une synergie entre tous, qui communique un plaisir fou à la salle. Les musiciens jouent sur instruments anciens. Mention spéciale à Julien Chauvin qui assure à la fois les fonctions de directeur musical et de premier violon. Merci au joueur de piano qui m'a fait découvrir les intermèdes musicaux, partiellement improvisés, qui accompagnent les récitatifs. Les chanteurs s'expriment en voix naturelle. Ils incarnent leur personnage avec toute la palette d'émotions qui caractérise la complexité de leur rôle. L'abject côtoie la frivolité ; la métaphysique, l'humour.

Alors oui, si l'on voulait pinailler, on pourrait le faire sur quelques moments musicaux ou théâtraux. Mais l'ensemble est tellement frais et enlevé que je ne m'y adonnerai pas. La salle ne s'y est pas trompée et a ovationné longtemps ce « Don Giovanni » diablement beau, rassérénant et intelligent.

Catherine Wolff

Forumopéra

FORUMOPERA.COM
LE MAGAZINE DU MONDE LYRIQUE

MOZART, Don Giovanni – Compiègne



2 décembre 2025

Jean-Marcel Humbert



Viva la liberté ?

Sacré « chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre » par France Musique dans les années 1960, *Don Giovanni* n'a rien perdu de son attrait, mais se trouve aujourd'hui confronté à toute une fraction de la population qui à juste titre n'admet plus le libertinage non consenti. L'œuvre de Mozart et Da Ponte n'est pas directement construite sur ce principe, mais peut s'y conformer, comme le montre la production mise en scène par **Jean-Yves Ruf**, qui tourne en France depuis un an.

Accueillie avec grand enthousiasme (voir les comptes rendus de **Clément Taillia de novembre 2024** et celui de **Christian Peter d'octobre 2025**), elle se plie maintenant à quelques variantes de distribution présentes ce soir au Théâtre Impérial de Compiègne. Le principe reste le même : l'orchestre occupe quasiment toute la scène, et les chanteurs se déplacent entre les musiciens jusqu'à l'avant-scène où ils trouvent un plus grand espace de liberté, et une passerelle en fond de scène à laquelle ils accèdent par un petit escalier. Quelques rideaux variés montent et descendent, bref tournée oblige, c'est du léger, pas de danse villageoise, pas de banquet, pas de statue du Commandeur, tout repose sur les protagonistes.

Deux d'entre eux sont de fait véritablement exceptionnels. D'abord l'orchestre Le Concert de la Loge et son chef, **Julien Chauvin**, qui le dirige du violon. Dès le départ, le ton est donné, le noir se fait brutalement et l'orchestre démarre au quart de tour, prenant les spectateurs par surprise. Le rythme effréné ne faiblira pas un instant, entraînant Don Giovanni dans une irrésistible course à l'abîme. Car, période oblige, le chef « ne tente pas d'excuser Don Giovanni » et au contraire veut le rendre « moins puissant, plus pathétique ».



Margaux Poguet (Donna Elvira) et Adrien Fournaison (Leporello) © Photos Arcal / Simon Gosselin

Autre élément central de la représentation, le Leporello d'**Adrien Fournaison**. On est loin des grands titulaires du passé, de Giuseppe Taddei à Gabriel Bacquier en fin de carrière, qui jouaient plus les Sancho Panza. Ici, Leporello, affublé d'un drôle de pantalon trop court, est léger, virevoltant, menant le jeu, c'est un véritable personnage de premier plan mais en même temps sans exagérations, d'une grande sobriété. Son air du catalogue est notamment un régal, et la manière dont il pointe devant Donna Elvira le nombre des conquêtes de son patron, avec tour à tour délice, respect, surprise feinte et amusement n'est peut-être pas du « politiquement correct », mais constitue un délice théâtral. La voix est ample et chaude, l'articulation parfaite, bref, l'un des grands titulaires actuels du rôle.

Aux dires de Jean-Yves Ruf, qui lui non plus ne cherche en rien à l'excuser, Don Giovanni n'est « ni un héros ni une crapule ». Interprété ce soir par **Anas Séguin**, plus « loubard des banlieues » que grand seigneur (Cesare Siepi, Gérard Souzay, Gabriel Bacquier, Ruggero Raimondi), il n'est pas sans faire penser au *Don Giovanni* de **Peter Sellars**, à la différence près que celui-ci était doublé d'un « frère » Leporello, dans une production qui marqua à la fin des années 1980 un des grands tournants de la mise en scène d'opéra. Ce soir, Anas Séguin paraît surtout prendre ses marques, et continuer à creuser les facettes du personnage, devant des choix non encore fermement tranchés. La voix est bien adaptée au rôle, il lui reste simplement à assumer une présence scénique plus affirmée.

On retiendra du reste de la distribution une grande unité musicale et de jeu scénique d'un grand naturel. **Michèle Bréant** est une Zerline toute de finesse et de légèreté vocale, **Abel Zamora** un Don Ottavio à la belle ligne mélodique, **Mathieu Gourlet** un Masetto sonore bien dans la tradition, et **Nathanaël Tavernier** un Commandeur d'excellente facture. **Chantal Santon Jeffery** est une Donna Anna torturée mais très musicale, et **Margaux Poguet** une Donna Elvira parfois un peu outrée, et qui arrive fatiguée à son dernier air.

Pour autant, quelques autres bémols viennent un peu affaiblir l'enthousiasme né des partis pris scéniques et musicaux. La faiblesse de l'éclairage à l'avant-scène, contrairement à la passerelle, fait qu'on ne découvre vraiment les chanteurs qu'au moment des saluts. L'absence de chœurs un peu plus nourris, remplacés par quatre excellents solistes, se fait sentir (noce de Zerline), tandis que d'autres ensembles, comme le « Sola, sola in buio loco » peinent un peu à rester structurés.

Jouer une seule fois en un lieu que l'on découvre n'est pas un exercice sans risques. Il n'en reste pas moins que cette course à la vie, course à la mort, ne laisse personne indifférent, après une magnifique scène finale qui glace comme il se doit, malgré les feux de l'enfer, entraînant une longue ovation.

Prochaines représentations à Massy (13, 14 et 16 décembre), Tourcoing (17 et 18 janvier 2026), Foix (10 avril), Perpignan (12 avril) et Clermont-Ferrand (25 et 26 avril).

Mozart - Don Giovanni - Chauvin /Ruf - Perpignan - 12/04/2026

Saluons d'emblée l'accueil enthousiaste – ovation de debout – fait à un spectacle vif, alerte, enlevé, porté par Julien Chauvin et une troupe homogène, par le public du Théâtre de l'Archipel à Perpignan, qui a bien peu souvent l'occasion d'applaudir un spectacle lyrique. Il est loin le temps de la saison pascalle des opéras – et opérettes – proposée par le vieux Théâtre municipal. Mais y jouait-on Mozart ?

La présentation de la production signée Julien Chauvin et Jean-Yves Ruf à l'Athénée (2024) avait donné lieu sur ODB Opéra à deux salves de réactions. La première, unanime, saluait la qualité d'ensemble d'une représentation intelligente, énergique et passionnante. La seconde permettait grâce aux connaissances et à la pédagogie ferme et souriante d'EdB de faire le point sur la « situation » – au sens sartrien du terme – de Mozart en son temps, par rapport au personnage et au livret, par rapport à l'environnement social, moral et « politique » de la création de l'œuvre. Je renvoie par ce lien à cette très enrichissante discussion.

<https://www.odb-opera.com/viewtopic.php?f=6&t=26243&hlit=Don+Giovanni+Chauvin+Ruf>

J'extrait arbitrairement deux éléments, un témoignage que je partage, une analyse, stimulante.

1. « J'étais à la représentation d'hier [...] et c'est peu dire que j'ai été enthousiasmé. Si les opéras, du fait des contraintes économiques et financières, se donnent désormais dans ces conditions d'écoute, de travail d'équipe et d'incarnation, alors le meilleur est à venir. Salle comble, je crois, et emballée. Félicitations à tous les artistes... et à Mozart et Da Ponte ! »
 2. « Le parcours de Don Giovanni dans l'opéra est celui d'un coupable qui continue ses forfaits et qui finit par être rattrapé et châtié par la Justice (divine) avant d'avoir été apalgué par la police (humaine) amenée par Don Ottavio à la toute fin : en gros, les flics arrivent après sa descente en Enfer (c'est dans les didascalies). [...] le personnage Don Giovanni est vide : c'est un mouvement qui va, c'est tout, et qui se fracasse. » (EdB)

Je songeais à cela à la fin de la représentation en cette matinée du 12 avril. Comme vous tous j'ai été conquis par les partis pris musicaux, esthétiques, dramaturgiques du propos. Et comme EdB, j'ai été frappé par la vacuité/vanité d'un personnage purement théâtral, vide de tout émotion et de toute implication psychologique, réduit – non pas réduit –, exalté, multiplié en force dynamique pure. « Je suis une force qui va » dit l'Hernani hugolien. Et sans vouloir faire de Don Giovanni un personnage romantique, on pourrait cependant lui prêter les vers qui suivent : « Agent aveugle et sourd de mystères funèbres ! / Une âme de malheur faite avec des ténèbres ! / Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé / D'un souffle impétueux, d'un destin insensé. / Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête. / Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête, / Une voix me dit : Marche ! et l'abîme et profond, / Et de flamme et de sang je le vois rouge au fond ! / Cependant, à l'entour de ma course farouche, Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche ! ». Assurément le Dom Juan de da Ponte, personnage théâtral, dynamique pure, n'a pas cette lucidité, cette conscience, l'« intelligence » de son destin, puisqu'il est vide. Mais ce que Mozart en fait frôle ces abîmes et l'air dit du Champagne exprime cet élan, cette force brute, le mécanisme compulsif de ce mouvement qui en effet in fine se brisera. « A la mia lista /doman mattina / d'une decina / devi aumentare ». L'ironie tragique est que la dernière sur la liste sera la mort. Dans cette lecture, il apparaît pertinent de voir la dernière scène supprimée, la course du séducteur s'arrêtant dans l'étreinte du Commandeur.

Julien Chauvin, dirigeant de l'archet et du violon le **Concert de la Loge**, s'impose au centre du plateau, comme le maître du jeu musical et théâtral de cette course à l'abîme à la tension constante. Il faut admirer l'arc construit par le chef d'orchestre-interprète du début au dénouement, la fièvre qui parcourt les musiciens et le plateau dans un mouvement à la fois maîtrisé et nerveux. La musique fait corps avec l'action et avec les personnages. Tel un chœur de tragédie, il commente le récit, l'amorce, le prolonge, l'approfondit. Cordes frémissantes ou incisives, bois gouailleurs, cuivres ardents, clavier subtilement loquace sont les acteurs du *dramma giocoso* qui pétille, murmure, gronde, caresse, menace, babille, et toujours chante. Ai-je déjà entendu un *Don Giovanni* plus allant, plus vivant ? On aime aussi que lors de la scène du bal, des musiciens, masqués sur les yeux, se lèvent pour oser quelques pas de danse et qu'aux saluts, une ola – une vague – d'applaudissement soit partagée entre la troupe et la salle.

Jean-Yves Ruf tire le meilleur parti de la configuration scénique – et de la nécessité de construire un dispositif léger, sobre pour mieux le « transporter » d'un théâtre à un autre. Musiciens au cœur de l'œuvre, passerelle en fond de scène pour creuser et dilater l'espace, costumes pertinents, accessoires réduits à l'essentiel, ici des armes (poignards, fusils, revolver), lumières aiguës et surtout un souci permanent de travailler le mouvement, les jeux du corps, grâce à une direction d'acteurs au cordeau. La jeunesse et la crédibilité physique des interprètes exalte ce parti pris. Ainsi comme pour la représentation théâtrale la plus accomplie, chaque personnage écoute l'autre, réagit à ce qu'il dit, à ce qu'il chante. Un seul exemple ? Pendant le long et splendide « Non mi dir » de Donna Anna, Don Ottavio ne reste pas figé et indifférent : il manifeste par un jeu de mimiques et d'attitudes varié combien le report indéfini de leur union le blesse et le bouleverse.

<https://www.odb-opera.com/viewtopic.php?f=6&t=27070>

Je me méfie des notes d'intention des metteurs en scène, souvent plus absconses que leur spectacle. Mais Jean-Yves Ruf traduit en termes clairs son intention et on ne saurait mieux dire. Je le recopie moins par paresse, que par approbation : « La scénographie se déploie sur deux plans, le plan du plateau où se dispose l'orchestre – laissant parmi eux des passages et une zone de jeu à la face – et un plan en hauteur, signifié par une passerelle, qui relie jardin et cour. Ces deux plans sont rendus poreux et communiquent via un escalier à vue, qui crée de possibles hauteurs intermédiaires.

J'aime l'imaginaire que crée un pont, une passerelle, qui est le moyen d'enjamber un obstacle, un fleuve, une rivière, mais qui peut aussi devenir un piège. Une fois engagé, on sait qu'on peut être immobilisé, traqué. Par d'autres qui nous bloqueraient à chaque extrémité, ou par soi-même, son vertige, son envie de se jeter, ou de rester au milieu du gué. C'est un lieu concret et psychique en même temps. La zone du bas, souvent plus sombre, est un autre piège possible. On s'y réfugie parmi les musiciens, mais c'est aussi comme si l'on descendait en soi-même. La musique est une source et un flux de pensée, surtout chez Mozart. Un refuge autant qu'une possibilité de se confronter à ses remous. On est entouré de fantômes bruisant ».

Le spectacle renouvelle-t-il notre vision de Don Giovanni ? Il n'a pas cette prétention. Il sert l'œuvre avec des parti pris convaincants. Le héros est un prédateur. Il abuserait sans l'ombre d'un scrupule d'une jeune fille ivre dans la scène du bal et peut se montrer brutal à l'égard d'une Zerline moins crédule qu'à l'ordinaire. Sensuel, il ne l'est guère, assouvissant ses pulsions de pouvoir sur les autres. **Anas Séguin** lui prête une voix brutale, une énergie athlétique, dont la rudesse surprend – malgré une Sérénade en bord de scène plus « abandonnée » – , totalement conforme aux choix du metteur en scène. Peut-être le jeune baryton pourrait-il corriger l'habitude contrariante de hâcher la ligne mélodique en accentuant à l'excès les consonnes initiales, projetées avec force. La scène ultime prend grâce à une interprétation dramatique assumée avec panache une dimension qui force l'admiration. La puissance du final tient aussi à l'excellent Commandeur de **Nathanael Tavernier** qui n'a nul besoin d'un costume factice de statue hiératique pour imposer une silhouette impressionnante. Le Leporello d'**Adrien Fournaison** attire toute la sympathie. La voix est ronde, la diction éloquente. Il parvient en outre – par son allure dégingandée, un costume étriqué, des talents de comédien –, à dessiner un serviteur qui allie comique et pathétique, proche d'un personnage de Beckett. Voilà qui renouvelle et actualise notre perception d'une figure qu'on croyait connue.

Louis de Lavignère, jeune baryton a déjà chanté sur scène les rôles titres de *Don Giovanni* et des *Noces de Figaro*, ainsi que Papageno. Son Masetto, loin d'être un paysan un peu frustré, a l'élégance physique et la voix bien timbrée du jeune homme simple et franc qui a su séduire Zerline. **Michèle Bréant** serait une Zerline idéale – fraîcheur, spontanéité, grâce, voix claire bien conduite – si le volume ne restait par trop confidentiel. Au 3^e rang, j'ai été charmé. **Alix Le Saux** applaudit cette année même à Toulouse dans la même rôle dans la production d'Agnès Jaoui – décors Eric Ruf... le frère de Jean-Yves – sait donner au personnage d'Elvire toute sa complexité. Humiliée par Don Giovanni, bafouée par Leporello, ridiculisée, obstacle comique aux conquêtes de son époux, elle garde une dignité qui triomphe dans le magnifique « Mi tradi quell'alma ingrata » dont la soprano française négocie les difficultés avec sûreté, une tenue et une beauté de ligne dignes d'éloges. **Chantal Santon Jeffery** est à la tête d'une belle discographie, entre autres d'opéras baroques (Rameau, Lully). Sa Donna Anna impressionne de bout par sa puissance vocale, la hardiesse des vocalises, une grandeur tragique. A ses côtés, **Abel Zamora** fait de Don Ottavio un amoureux digne dont les deux airs élégants se parent de couleurs raffinées. La joie de tous – chanteurs, instrumentistes, chef – aux saluts donnait à voir une troupe soudée au service de la musique : comment le public pourrait-il ne pas y être sensible ?

Le Spectacle sera repris à Clermont Auvergne Opéra les 24, 25 et 26 avril 2026.

Jean Jordy

Don Giovanni servi sur un plateau au Clermont Auvergne Opéra

Le 28/04/2026 | Par Pierre Géraudie

Après le Théâtre de l'Athénée et l'Opéra de Massy, le Don Giovanni de Mozart mis en scène par Jean-Yves Ruf et porté par Le Concert de la Loge de Julien Chauvin, fait étape à la Maison de la Culture de Clermont-Ferrand. Le public y découvre un spectacle où musiciens et chanteurs ne font qu'un.

À son arrivée dans la salle de spectacle, voici qui a de quoi surprendre l'auditeur venu voir un opéra : l'orchestre est présent, là, sur scène ! Y aurait-il eu confusion ? S'agirait-il en réalité d'un concert instrumental ou d'une version concertante ? Pas le moins du monde, car là est le pari pris par le metteur en scène Jean-Yves Ruf : mélanger les instrumentistes et les chanteurs. Déjà, « parce que voir un orchestre qui joue, c'est beau », lit-on dans la note d'intention scénique. Surtout, ici, cela permet de faire des violonistes, cornistes et autres flûtistes (qui tous jouent sur instruments d'époques) à leur tour des acteurs du drame. C'est avec eux, ainsi, que ce fêtard de Don Giovanni vient trinquer à l'occasion. Et ce sont eux, aussi, qui portent les masques à l'occasion du bal dansant.

Un orchestre visible et multitâches, donc, conduit énergiquement par Julien Chauvin dont les gestes francs, les coups d'archets fougueux et les grands sauts depuis sa chaise offrent à chaque attaque la juste impulsion. La quarantaine de musiciens est ainsi tout autant à l'unisson à l'instant de donner dans le *forte* tourbillonnant (quand Don Giovanni déclenche les colères) que dans un *pianissimo* bien plus tendre (quand l'amour se fait authentique, malgré tout).

Des musiciens comme des acteurs de premier plan, en somme, sur ce plateau où Jean-Yves Ruf semble cependant davantage déployer une mise en espace qu'une authentique mise en scène. Car les éléments matériels visent au plus simple : des chaises, ici et là, quelques assiettes pour ingurgiter rapidement quelques spaghettis maison, et surtout une passerelle dont un escalier permet aux personnages d'évoluer sur deux niveaux (le supérieur, sur la passerelle, se présentant comme celui des odieux actes de Don Giovanni qui trouve matière à mieux y « encercler » ses féminines proies). Pour le reste, les costumes de Claudia Jenatsch donnent dans un style classique très sobre mais « classe » (belles robes et vestes bien cintrées), quand les lumières de Victor Egée accentuent à l'envi l'obscurité ambiante, la seule teinte vraiment « fleshy » étant employée pour éclairer d'un blanc glacial le visage du Commandeur au funeste banquet final.



Nathanaël Tavernier, Adrien Fournaison & Anas Séguin - Don Giovanni par Jean-Yves Ruf (© Yann Cabello)

Pas héros ni crapule

Nulle ambition ici, en définitive, de transcrire ce Don Giovanni à la sauce « Me Too », ni même de le juger : Jean-Yves Ruf veut présenter le personnage tel qu'il est, manipulateur mais aussi manipulé, « pas héros mais pas crapule ». À chacun donc de se faire son idée, Anas Séguin, dans le rôle-titre, mettant en tout cas toute son énergie à dépeindre un personnage effectivement peu délicat avec la gent féminine, roi des promesses n'engageant que ceux (et surtout celles) qui les entendent. Ce Don Juan au charisme certain, aux gestes et au regard de « lover » pas toujours en veine avec ces dames, se distingue surtout par la chaleur et la prestance de son baryton, cette aisance de projection en contrôle constant, et par cette ligne de chant d'une perpétuelle musicalité. Il y a aussi cette endurance, permettant au personnage de rester jusqu'au bout, avec même une intensité croissante, un séducteur bien trop fier et hardi pour accepter toute remise en question.



Adrien Fournaison, Mathieu Gourlet, Michèle Bréant, Anas Séguin - Don Giovanni par Jean-Yves Ruf (© Yann Cabello)

Alix Le Saux est une Elvira criante de vérité tant dans ses manières de maudire l'affreux Don Giovanni que de se montrer parallèlement sensible à ses charmes. La voix sait ainsi se faire percutante, puissante, enflammée, mais aussi attendrie et d'un lyrisme passionné à l'instant de céder à la pitié.



Anas Séguin & Alix Le Saux - Don Giovanni par Jean-Yves Ruf (© Yann Cabello)

En Donna Anna, Marianne Croux (alternant avec Chantal Santon Jeffery sur cette production) use d'une voix pareillement éloquente sur le plan dramatique, généreusement et richement timbrée, et au *legato* de belle tenue. L'incarnation d'une femme blessée et vengeresse est saisissante, elle aussi. Son pendant sentimental, Don Ottavio, trouve en Abel Zamora un interprète à la voix de ténor sonore et saillante, à l'émission toujours fine et délicate, qui laisse entrevoir d'imposants mais toujours maîtrisés moyens.



Abel Zamora & Chantal Santon Jeffery - Don Giovanni par Jean-Yves Ruf (© Yann Cabello)

avec une voix aussi fleurie qu'ardemment projetée, permettant de décrire avec un même crédit tant la fragilité et la candeur que l'esprit affirmé d'une jeune femme finalement moins naïve qu'il n'y paraît.

Leporello et Le Commandeur complètent ce casting vocal d'une remarquable homogénéité. Le premier, avec Adrien Fournaison portant le bonnet aussi bien qu'il mobilise avec une belle science du chant une voix aux moyens sonores certains, en faisant de son personnage moins un disciple soumis qu'un jeune homme sur le point d'achever sa quête d'émancipation. Le Commandeur, avec son visage final d'une pâleur aveuglante, est enfin porté par Nathanaël Tavernier, dont la profondeur de l'instrument de basse n'a d'égale que la qualité de diction.

Ce plateau vocal, aux côtés des musiciens avec qui il a fait corps trois heures durant, reçoit finalement une chaude ovation de la part du public que Don Giovanni, une nouvelle fois, aura réussi à séduire dans ce spectacle produit par l'Arcal-Compagnie nationale de théâtre lyrique et musical.

Forumopéra

FORUMOPERA.COM
LE MAGAZINE DU MONDE LYRIQUE

MOZART : Don Giovanni – Clermont-Ferrand



28 avril 2026

Yvan Beauvard



Don Juan frugal

Cette production de l'« opéra des opéras » (Wagner) est maintenant aussi bien connue que rôdée (*). C'est peu dire que **Jean-Yves Ruf** s'est pleinement approprié l'ouvrage. On se souvient ainsi d'un *Don Giovanni* dijonnais et lillois (2013) dont il tirait les ficelles avec ses complices, qui l'accompagnent toujours dans une démarche minimaliste. Plus que jamais, il évacue tout appareil, tout faste pour focaliser l'attention sur les protagonistes, dont la direction d'acteur est particulièrement fouillée. Pas de fosse, sur le plateau une formation au complet, qui va être intégrée à la dramaturgie. Le choix a été de jouer sur deux plans : celui de l'orchestre, lieu de déambulations des acteurs, et une passerelle, en fond de scène, le plus souvent réservée aux nobles. La lisibilité musicale y gagne à la faveur d'une proximité renforcée avec le public. Une grande humilité dans une lecture qui laisse le spectateur libre de sa propre interprétation. Transcendance, expressionnisme ne sont ni évacués, ni soulignés, aucune référence à MeToo ni à Epstein. Au sortir de cette soirée, on est toujours porté par la magie musicale, servie par une distribution jeune, sans faiblesse, dont l'ardeur, la vivacité, comme l'engagement et l'écoute collective sont les maîtres mots. L'esprit de troupe est manifeste, lié à la fréquentation régulière et collective de l'ouvrage. **Julien Chauvin**, mozartien d'élection, insuffle l'énergie, les accents dramatiques, tout en gardant la souplesse des phrasés et les équilibres. L'ouverture, impressionnante, intensément dramatique, est la promesse d'une lecture inspirée, et l'on ne sera pas déçu, d'autant que les couleurs et la dynamique de ses musiciens sont confirmées. Seules relatives surprises : le tempo très rapide et la sécheresse des accents orchestraux de l'air « Ah chi mi dice mai », où Elvira exprime sa détresse, et l'absence de mise en évidence des trois orchestres requis pour le bal de la fin du premier acte, imperceptibles ce soir par le public non initié. L'attention portée au chant comme au drame est constante. Bien que placé au cœur de la démarche, et donc de plain-pied avec le public, jamais l'orchestre ne couvre les voix, ce qui est particulièrement méritoire. L'intelligence de son traitement mérite d'être soulignée, ainsi de la circulation des réparties entre les pupitres dans l'air du catalogue, vérité dramatique de l'air où Donna Anna se confie à Ottavio (« Or sai chi l'onore »)...

Les récitatifs secco sont toujours animés, car les chanteurs sont d'excellents comédiens, bien que soutenus par un piano-forte aussi scolaire qu'été. Le chœur se réduit à un quatuor vocal. Ce qui fait bien peu, tant vocalement que scéniquement : les paysannes et paysans formant le cortège des futurs époux (« Giovina che fate all' amore ») se limitent à deux couples ; oubliés les brèves et puissantes vociférations des démons souterrains de la scène infernale où la punition divine s'accomplit, c'est de l'homéopathie musicale et dramatique. La frugalité gouverne la fête, le bal, les libations, et les spaghettis du festin nous laissent sur notre faim. L'ascèse est la règle. Seuls, les éclairages sobres et efficaces de **Victor Egéa**, et les mouvements du rideau de fond de scène permettent le renouvellement des situations.



© Yann Cabello

Au cœur de l'action, un Don Giovanni accompli, et un Leporello sans gémellité avec son maître, ce qui renforce d'autant le comique de l'échange des tenues et des rôles. « Ni héros, ni crapule sans nom » (J.-Y. Ruf), manipulateur et manipulé, le premier, qu'incarne **Anas Séguin**, croit régner sur son monde. Il en a l'arrogance, la prestance, le panache, la voix est mâle, gourmande et chargée de séduction et c'est un bonheur constant que son chant comme son jeu. Comédien hors-pair, **Adrien Fournaison** campe un Leporello jeune, gauche, soumis et rebelle, d'une grande justesse, servi par d'authentiques moyens vocaux et une diction exemplaire, y compris dans le débit le plus rapide. Plus qu'honorables, sans pour autant susciter l'enthousiasme, sont Donna Anna et Donna Elvira. **Chantal Santon Jeffery**, familière de l'emploi, compose une Donna Anna classique, d'une voix chaude et souple, d'une technique solide. **Alix Le Saux**, toute aussi familière d'Elvira, convainc en trouble-fête délaissée, ardente, possessive. Elle atteint la plénitude de ses moyens dans le « Mi tradi quell'alma ingrata » dont la vocalise sensuelle et triste est remarquablement conduite. Ni mièvre, ni efféminé, Don Ottavio prend ce soir une épaisseur psychologique et expressive. **Abel Zamora** est une heureuse découverte, belle émission, égale, aisée, d'une conduite admirable. Ses accents dans son duo consolateur avec Donna Anna, d'une grande justesse, avec ses couleurs propres, rejoignent ceux des grands. **Nathanaël Tavernier**, noble, impressionnant, a toutes les qualités requises pour l'emploi du Commandeur, tant dans le fatal duel que revenu d'outre-tombe. Particulièrement ovationné par le public, à juste titre, le couple de paysans. **Michèle Bréant** nous avait bouleversé, dans *les Dialogues des Carmélites* (Sœur Constance) à Nancy, en janvier. Elle se mue en Zerlina, petite fille bellinienne, fraîche et complexe, non sans ambiguïté. L'émission est aussi juvénile que le maintien, la sincérité apaisée du « Vedrai carino » relève du petit miracle. **Mathieu Gourlet**, dont on se souvient du formidable Osmin qu'il campait ici-même en 2023, nous vaut un Masetto d'exception, athlétique, robuste et puissant, jamais caricaturé, sympathique et juste. La souplesse, l'agilité, les nuances dynamiques sont au rendez-vous avec la projection. Un grand bravo !

Est-il besoin de souligner la qualité rare des ensembles (duos, quatuor, trio des masques, ...amples finales de chaque acte) ? Toujours équilibrés, servis par une direction d'acteurs efficace, tous sont à retenir. Une soirée mémorable, à plus d'un égard.

CRITIQUE, opéra. CLERMONT-FD, Maison de la Culture (Salle Jean Cocteau), le 25 avril 2026. MOZART : Don Giovanni. A. Séguin, A. Fournaison, A. Le Saux, C. Santon Jeffery... Jean-Yves RUF (mise en scène), Le Concert de la Loge, Julien CHAUVIN (direction)



Quelques semaines à peine après avoir été saisi par la puissance tragique de la *Médée* de Cherubini au TCE, puis par l'intimité bouleversante de *La Chambre d'amour* à Avignon, c'est avec un plaisir non dissimulé que l'on retrouve Julien Chauvin et son fabuleux ensemble du *Concert de la Loge*, grâce à la reprise tant attendue de ce *Don Giovanni* mis en scène par Jean-Yves Ruf et créé à l'Opéra de Massy en décembre dernier (avant d'être repris au Théâtre de l'Athénée à Paris), dans une production de l'Arcal (Compagnie nationale de théâtre lyrique). Et c'est cette fois à la Maison de la Culture de Clermont-Ferrand que le spectacle est donné, dans le cadre de la saison du Clermont Auvergne Opéra (et pour deux représentations). Disons le tout net, rarement le chef-d'œuvre de W. A. Mozart n'aura paru aussi incisif, aussi charnel et aussi spirituel à la fois.

Julien Chauvin, que l'on sait infatigable explorateur du répertoire, a installé son ensemble *Le Concert de la Loge* non pas en fosse, mais bien au centre du plateau. Cette disposition, qui pourrait n'être qu'un gadget, devient le cœur dramatique de la lecture du chef. Dirigeant depuis son violon à la manière des chefs du XVIIIe siècle, Chauvin obtient de ses musiciens une clarté de discours sidérante. On redécouvre la partition, débarrassée des pesanteurs symphoniques : les cordes sont acides, les bois mordants et le fameux accompagnement de mandoline de la sérénité de *Deh, vieni alla finestra* possède une délicatesse poétique confondante. Chauvin, dans une gestique nerveuse et précise, tisse une complicité électrique avec ses chanteurs. C'est un *Don Giovanni* qui vit littéralement au milieu de l'orchestre, et cette porosité entre la fosse (absente) et la scène génère une tension dramatique continue.

Face à ce dispositif vibrant, le metteur en scène Jean-Yves Ruf déploie une lecture d'une intelligence rare. Fini les fatras des concepts rébarbatifs ou les transpositions hasardeuses. Ruf, aidé de la scénographie de Laure Pichat, convoque l'essence du mythe avec une épuration radicale : une simple passerelle métallique surplombant l'orchestre, quelques escaliers, de rares accessoires (une assiette de spaghettis pour la dernière repas de Don Juan !). Ce minimalisme, sublimé par les lumières de Victor Egéa, crée un espace mental où tout est possible. Ruf s'intéresse à la mécanique de la séduction et à la solitude du libertin. Il ne juge pas son héros, il l'expose : Don Giovanni n'est pas un monstre, il est un incendie qui brûle tout sur son passage pour ne pas s'éteindre. La mise en scène est fluide, jouant avec une économie de moyens jubilatoire. C'est une épure aussi inventive que bouleversante qui renoue avec le « *dramma giocoso* » mozartien dans sa dualité profonde.

Pour porter ce chef-d'œuvre, l'Arcal a réuni une équipée de jeunes chanteurs français qui, à l'unisson, relèvent le défi avec une autorité confondante. Après l'avoir récemment acclamé dans le rôle de Valentin dans *Faust* à l'Opéra Royal de Versailles, on retrouve avec un enthousiasme non dissimulé le baryton Anas Séguin dans le rôle-titre. Sa prestation est tout simplement magistrale. Séguin incarne un Giovanni d'une élégance féline, doté d'une noirceur magnétique. Son émission chaude et claire ne force jamais le séducteur outrancier ; il préfère l'insinuation, la menace sourde. Dans le fameux « *La ci darem la mano* », il déploie un velours irrésistible qui rend la chute de Zerlina inéluctable, et lors du finale, face à la statue du Commandeur, sa panique vocale est d'une vérité confondante.

L'autre révélation de la soirée est la basse Mathieu Gourlet qui compose un Masetto à la présence physique et vocale impressionnantes. Loin du simple paysan jaloux, il est massif, rugueux, mais habité par une dignité blessée qui déchire. Vocalement, il possède une assise grave de roc qui contraste superbement avec l'agilité méprisante de Giovanni. Dans « *Ho capito, signor, si !* », sa colère rentrée explose en *staccati* acérés, tandis que plus tard, roué de coups par Giovanni, son Masetto traîne une douleur presque animale. Un portrait nuancé, rugueux et d'une dignité poignante, qui volerait presque la vedette au héros si celui-ci n'était pas aussi brillant.

Mais ce qui frappe ici, c'est néanmoins la force d'un collectif sans faiblesse, tous les membres de la distribution méritant la même salve d'applaudissements. Alix Le Saux campe ainsi un Elvira d'une superbe intensité. Dès son « *Ah, chi mi dice mai* », la voix ample, au registre grave généreusement timbré, déploie une palette allant de la fureur vengeresse à l'abattement le plus poignant. Son « *Mi tradì quell'anima ingrata* », chanté à la limite de la rupture, suspendue sur le fil de la douleur, a ému la salle. Scéniquement, elle incarne superbement cette femme déchirée entre l'amour et la haine, passant des éclats de voix aux sanglots contenus, et sa complicité électrique avec Anas Séguin nourrit chaque instant partagé.

Présente ce soir-là, Chantal Santon Jeffery (contre Marianne Croux le lendemain 26 avril), relève le défi vertigineux de Donna Anna avec une autorité confondante. Le timbre est rond, parfaitement projeté, sans jamais forcer ni durcir dans l'aigu. Son « *Or sai chi l'onore* », où il faudrait trouver la furie vengeresse sans sacrifier la pureté mozartienne, est un modèle de maîtrise : attaques franches, *legato* ardent, aigu libéré comme une flèche. Face à la retenue presque compassée du Don Ottavio d'Abel Zamora, Anna semble porter à elle seule tout le poids du deuil et de la vengeance, une interprétation d'une tenue dramatique exemplaire.

Ce même Abel Zamora impose une présence élégante et mesurée au personnage de Don Ottavio. Son timbre de ténor léger, clair, juvénile et parfaitement projeté, possède ce métal précieux qui évoque les grands mozartiens d'autrefois. La voix n'est pas massive, elle est rayonnante, capable de filigranes d'une délicatesse confondante dans les aigus sans jamais virer au cri ou à la nasalité. Sa ligne de chant, d'une pureté de trait presque irréaliste, s'inscrit dans la tradition la plus noble du « *tenor di grazia* » italien, et c'est une chance de l'entendre ce soir dans ses deux airs.

Michèle Bréant est une Zerlina irrésistible. La voix, fraîche et fruitée, possède un timbre de jeune première au charme immédiat. Son « *Batti, batti, o bel Masetto* » n'est jamais une simple jérémiade : elle joue la cardeur manipulatrice avec un art consommé, modulant le volume, arrondissant les voyelles, suscitant le sourire complice de la salle. Le duo avec Don Giovanni, où elle se laisse ensorceler tout en gardant un regard malicieux vers le public, prouve une maturité scénique impressionnante pour une jeune chanteuse. Le passage à la séduction est d'un naturel désarmant.

Adrien Fournaison campe un Leporello débordant d'énergie. Sa voix de basse-bouffe est agile, et sa diction incisive. Son air du catalogue (« *Madamina, il catalogo è questo* ») est débité avec une jubilation communicative : il déroule le rouleau des conquêtes sur fond d'air faussement détaché, mais il ne réduit jamais son personnage à un simple pitre : dans « *Ah, pietà, signor miè* », sa détresse face au châtiement final sonne juste, pleine d'une humanité pathétique.

Difficile rôle de celui du Commandeur, d'autant plus dans cette mise en scène épurée où il apparaît comme un spectre immense, sans artifices. Nathanaël Tavernier lui insuffle une présence sourde, presque irréaliste. Sa voix, basse profonde aux harmoniques sombres, résonne dans la salle comme un glas. Le finale, quand la statue se met à parler (« *Don Giovanni ! A cenar teco m'invitasti* »), ses syllabes martelées, détachées, venues d'un autre monde, plongent l'auditoire dans un frisson collectif. Un Commandeur à la fois liturgique et terrifiant.

Au final, un triomphe public – et un moment d'opéra absolument essentiel !

